This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 295 001

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Essai

de

Psychologie Japonaise

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VIEUVILLE

Essai de Psychologie Japonaise

LA RACE DES DIEUX

PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
RUE JACOB, 17
Librairie Maritime et Coloniale
1908

Digitized by Google

L 33

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

AVANT-PROPOS

Il y a le Japon. Les livres sur le Japon. Et le voyageur qui visite le Japon. Le Japon reste ce qu'il est, un très joli pays, vert, doucement accidenté, très pluvieux, harmonieux de ton, menu de proportions, très lointain, très étudié et très peu connu. Les livres sur le Japon sont charmants, ils paraissent décrire avec une minutie toute japonaise les aspects et les coutumes jusque dans leurs moindres détails. Nommer Lafcadio Hearn, c'est évoquer le souvenir d'heures exquises, il n'y a pas besoin de préparer un voyage au Japon pour jouir de ses livres. Si l'on me demandait quels sont mes meilleurs souvenirs du Japon, je répondrais que ce sont les livres de Lafcadio Hearn. Et il n'est pas le seul homme de grand talent qui ait été séduit par le Japon : Chamberlain, Aston, Morse et combien d'autres nous font connaître à domicile un Japon rêvable. Ce n'est presque pas la peine d'aller au Japon après les avoir lus.

Digitized by Google

401007

Le voyageur est un facteur changeant : il apporte avec lui des éléments d'appréciation divers ; il arrive d'Europe ou d'Amérique ; il a déjà beaucoup vu, ou il n'a rien vu du tout. Il est accessible au divertissement des aspects nouveaux à des degrés différents. Il vient s'amuser (celui-là repart toujours content), ou étudier une branche quelconque du savoir universel (celui-ci n'est pas bon à entendre au départ ; selon son tempérament il éclate ou il soupire, toujours il est désappointé) ; il ne fait que passer (il est ravi), ou il séjourne un peu (il critique alors beaucoup), ou il s'établit (enthousiasme), ou il a passé vingt ans dans le pays (où vont les illusions perdues) ? Juger le Japon est un problème jusqu'à présent insoluble, tout au moins n'a-t-il pas encore été résolu. Le livre définitif n'est pas écrit sur le Japon : la synthèse n'est pas établie. Chacun peut dire son mot ; sans espérer que le mot restera, on peut essayer de fournir à celui qui plus tard trouvera la formule quelques-unes des réflexions sur lesquelles il exercera son jugement. J'ai vu, j'ai lu, j'ai cherché à comprendre, je propose ici mon humble quota d'impressions, d'inductions et d'appréciations.

Je rentre dans la catégorie du voyageur qui a été beaucoup ailleurs, qui connaît et aime l'Orient et les

Digitized by Google

Orientaux, qui a lu avant, pendant et après toute la littérature afférente au sujet et qui a été au Japon avec l'illusion d'y étudier quelque chose (le bouddhisme). J'y ai passé deux mois, j'y ai vu beaucoup de Japonais de la classe lettrée et quelques résidents bien placés pour être informés. On prétend que tout le monde écrit un livre sur le Japon et cela se comprend : ce qu'il y a de vraiment délicieux dans un voyage au Japon, c'est la préparation qui le précède et le souvenir qui le suit. On en rêve avant, on en rêve encore après. Entre ces deux rêves, le moment qu'on passe physiquement au Nippon ne laisse pas que d'être un peu décevant et par moments irritant.

Quand on débarque à Yokohama, si l'on ne connaî pas l'Orient, tout est joie et ravissement ; si l'on a l'habitude de ces arrivées dans un autre monde, il y a moins de surprise, mais il reste le ravissement. Tout est amusant, c'est la première sensation, parce que tout est petit, menu, souriant, silencieux, les femmes gracieuses, souvent jolies, les enfants impayables. On trouve un bon hôtel et des Japonais habitués aux étrangers, le tableau est tout lumière. Au bout de 24 heures, qui a l'habitude de se servir de ses yeux s'aperçoit qu'il n'est pas au Japon et cherche des sen-

Digitized by Google

sations plus pures. Au bout d'une semaine il est encore enchanté, mais il entrevoit le problème. Au bout d'un mois, il est fasciné — non plus par le pays — mais par le problème. Puis il passe par des alternatives d'ardeur et de découragement ; le problème se creuse pour ainsi dire sous ses pas. Il a la sensation de descendre dans un abîme sans avoir la certitude de trouver quelque chose au fond. Le Japonais qui au premier moment lui a paru une amusante silhouette, fine et propre, un peu jouet articulé, devient une énigme dont il s'épuise à chercher le mot, un terme inconnu dont il cherche à serrer le sens, sans arriver à le définir, un mur lisse derrière lequel il se passe... quoi? Quelque chose ou rien?

On peut apercevoir le désert dans les yeux d'un chamelier arabe, toute la philosophie aryenne dans le regard intense et perdu d'un Hindou accroupi au bord d'une route, tout l'Islam, du fanatisme à l'unité de Dieu, dans l'attitude noble et résignée d'un Turc. Que reflètent les petits yeux bridés, le front uni, la peau jaune et tendue d'un Japonais? Directement, rien, vous pouvez le regarder attentivement pendant des heures sans voir s'entr'ouvrir un horizon familier ni nouveau. Pour essayer de deviner ce que cache ce masque impénétrable, il faudra chercher une source

Digitized by Google

d'information dans l'observation minutieuse de ses caractères physiques, de ses mouvements, de sa démarche, de sa façon de saluer, de s'asseoir, de manger et de s'amuser. Il faudra étudier son histoire pour tirer des inductions de son origine et de ses transformations : sa langue pour apercevoir le mécanisme de sa pensée ; ses dieux pour juger la valeur de son idéal ; son art et sa littérature pour apprécier son goût et son esprit ; enfin sa morale, ses coutumes, son climat et les productions de son sol. Nous prendrons tous ces items un à un, d'après mes observations personnelles ou d'après les meilleures sources. Saurons-nous après ce qu'il y a derrière le petit front jaune?

Le Japonais est incompréhensible parce qu'il est autrement, *non seulement par rapport à nous, mais par rapport aux autres Orientaux. L'expérience et les comparaisons ne servent de rien pour l'élucider. Entre lui et nous, on a le sentiment de l'infranchissable : je trouve dans mes notes écrites sur place cette réflexion cruelle : « les rapports d'homme à bête sont plus coulants et plus cordiaux que d'Européen à Japonais ». (Non que le Japonais soit une bête, ni l'Européen supérieur, c'est peut-être tout le contraire). Mais on éprouve en face de lui quelque chose de cet*

Digitized by Google

inconnu, de cette inquiétude qui caractérise nos relations avec un animal nouveau qui ne nous appartient pas.

C'est qu'en effet, c'est un animal d'une autre espèce et il ne nous appartient pas. La plupart des pays d'Orient que nous connaissons ont passé sous la domidation européenne. L'Occidental y est le maître, haï, méprisé autant que craint, mais le maître. On étudie sa langue et on a intérêt à s'entendre que bien que mal avec lui. Au Japon, il est l'Étranger, redouté, jalousé, à la fois envié et méprisé, il peut être utile, il n'est pas le maître. On lui a déjà fermé la porte au nez pendant deux siècles, on aimerait probablement la refermer de nouveau, maintenant qu'on a appris de lui tout ce qu'on avait besoin de savoir. On étudie une de ses langues pour utiliser ses livres et pour avoir avec lui les communications indispensables, mais non pour l'amadouer et se faire connaître à lui. Jamais un Japonais (sauf de très rares et intéressantes exceptions) ne cherche à se faire comprendre d'un Occidental, il ne s'explique point de lui-même et il ne répond pas aux questions qu'on lui pose. D'autre part, il n'est pas obligé d'ouvrir ses archives et de supporter toutes les enquêtes comme un pays conquis. Et il est défendu contre les curiosités extérieures par une langue

Digitized by Google

presque impossible à manier, par une réserve naturelle impassible et par sa situation d'insulaire voisin seulement de la Chine.

Voilà mon impression. A côté de cela, un résident établi au cœur du Japon depuis de nombreuses années, qui a presque adopté les mœurs du pays, m'a maintes fois affirmé qu'ils sont tout pareils à nous, qu'ils agissent de même dans les mêmes circonstances, et disent les mêmes choses dans les mêmes moments. Je me figure qu'il voulait dire par là qu'ils se marient et ont des enfants comme nous, aiment les gens qui leur plaisent comme nous, travaillent pour se nourrir, préfèrent s'amuser, et se moquent facilement de leur prochain. Toujours comme nous ; mais est-ce là le tout de l'homme ? Et j'aimerais savoir si les Japonais auraient dit de ce résident qu'il était tout pareil à eux ?

Quelque chose de typique et de certain en faveur de ma thèse : Les uns ont porté le Japonais aux nues, les autres l'ont réduit à une espèce de bibelot vivant, mais personne que je sache n'a jamais dit ni écrit qu'il soit sympathique. Il n'y a pas d'exemple connu d'amitié solide et profonde entre Européen et Japonais, quoique les mariages ne soient pas rares. Il n'y a pas

Digitized by Google

même d'association commerciale. Le seul lien entre le Nippon et les « autres pays » comme ils disent, c'est l'emprunt unilatéral. Le Japonais emprunte toujours, questionne toujours, utilise et s'approprie toujours. C'est son génie, c'est à quoi il est propre, c'est où il se montre supérieur. Maintenant qu'il s'est haussé au rang de grande puissance, que va-t-il rendre au monde qui lui a tant fourni ?

Digitized by Google

LA RACE DES DIEUX

I

CONTACT

Le Japonais est très petit (en général), très menu, distingué sans noblesse, raffiné sans élégance, très propre, très sobre d'aspect. Il a les yeux petits, fendus d'une manière spéciale, sans expression, sans malice quoiqu'il soit malicieux, le regard d'une fixité gênante n'est ni hardi ni méchant, ni émerveillé, c'est une fenêtre ouverte sur l'extérieur seulement. La peau n'a de rides que dans l'extrême vieillesse, elle se tend sur l'ossature et ne constitue pas une physionomie. Les lèvres sont minces, comprimées, s'ouvrent en large fente dans le sourire fréquent sur des dents bien rangées. Mais l'intervention du dentiste américain et l'habitude qu'ont encore parfois les femmes de se laquer les dents en noir, gâtent un peu l'aspect plaisant de la bouche. Les mains sont longues et fines, presque

Digitized by Google

toujours jolies, les pieds aussi. Ils portent les ongles très longs (moins pourtant que les Chinois), les cheveux courts à l'européenne, assez bien plantés autour du front, trop dégarnis sur la nuque. Leur démarche est légère, un peu vacillante à cause des patins de bois; ils vont tout d'une pièce et un peu de guingois, le regard perdu droit devant eux ou curieux de l'étranger. On est frappé tour à tour de leur gaieté enfantine et de leur aspect extrêmement réservé. Ils n'ont jamais l'air contrarié, ni furieux, ni empressé, mais souvent naïf ou moqueur. Ils ne jurent jamais, ne crient pas, ne gesticulent pas, ne s'interpellent pas. Quand ils se rencontrent, ils se saluent très bas et de côté, les mains aux genoux en échangeant des politesses à mi-voix. Pas de poignées de mains, pas de baisers, pas de gens qui se tiennent par le bras ou autrement dans la rue. On va claquetant des socques les uns à côté des autres, un aimable sourire sert de lien et montre qu'on est de compagnie. Le Japonais sourit beaucoup, c'est sa politesse; son sourire est aimable et banal, ni fin ni sarcastique. Son rire qui n'est pas rare est joyeux et enfantin, le rire de gens qui s'amusent de tout cœur et assez innocemment. Pour s'asseoir, il s'agenouille et s'appuie sur ses talons, les deux pieds croisés sous son séant. Les mains se croisent volon-

Digitized by Google

tiers sous les manches ou s'allongent non sans dignité sur les genoux. Ses mouvements sont gracieux, très simples et fort bien ajustés quand il a à prendre, manier ou poser quelque chose ; il n'est ni très vif ni très lent. Il décroise ses pieds quand il a la crampe, mais il ne s'agite pas pour changer de position (à moins qu'il ne soit vêtu à l'européenne, son malaise est alors évident et se manifeste parfois d'une façon un peu ridicule). Il ne se laisse pas aller, ses membres sont toujours ramassés et un peu serrés. Les Anglais disent il est *self possessed* ; nous disons : il est bien élevé.

Il fume constamment des cigarettes fort courtes ou une toute petite pipette d'où il tire trois bouffées, puis un certain bruit sec qui est avec le claquement des socques de bois le plus japonais des bruits ; il n'y a d'ailleurs pas de bruits au Japon. Il s'abrite indifféremment de la pluie ou du soleil sous un énorme parapluie en papier huilé sur lequel on peut lire son nom en gros caractères chinois. Le parapluie est grand, le Japonais mince, et comme il pleut constamment, le souvenir visuel le plus net qu'on emporte du Nippon, c'est une large galette en équilibre sur un piquet branlant, ou un vaste champignon qui oscille sur un pied étroit et mal équilibré. Il ne porte pas ses paquets dans du

Digitized by Google

papier, mais proprement enveloppés dans un carré de soie plié en coin. Il a une tendance à les porter en l'air sur sa main retournée au lieu de les accrocher à son doigt. Il porte son parapluie par le bout que nous laissons traîner dans la boue, mais ne l'appuie pas sur le sol. Il attend patiemment comme tous les Orientaux, mais sans rien de la suprême indifférence d'un Turc ou de l'abstraction lointaine d'un Hindou. Il n'injurie pas qui le gêne et s'excuse à profusion quand il gêne quelqu'un. Il est d'une politesse méticuleuse dans les magasins et s'excuse à chaque objet qu'il se fait montrer. Néanmoins, il s'en fait montrer autant qu'il faut. Il ne gronde pas un enfant dans la rue, n'interpelle pas son kurumaya pour le faire courir plus vite, il ne donne pas un coup de pied à un chien et ne pousse personne pour passer devant.

Tout ceci c'est le Japonais mâle, moyen, resté Japonais de vêtements et d'allures, celui qu'on voit dans la rue, ou chez lequel on va quand on a la chance d'aller chez quelqu'un. Ce n'est ni le prince ni l'homme qui a été élevé en Europe ou en Amérique et que l'on rencontre ici.

La Japonaise est absolument adorable, un joujou exquis, un objet d'art délicat et précieux, un petit ani-

Digitized by Google

mal domestique familier et caressant, toujours de bonne humeur, toujours empressé à plaire. Elle est toute petite, la taille d'une fillette chez nous, bien proportionnée, mignonne, point de gorge, point de hanches, une petite silhouette divertissante, trottinante, apprêtée, éternellement souriante, étonnée et expectante. Sa coiffure est haute, large, compliquée, très chargée d'ornements divers dans la jeunesse, plus simple ensuite, rien du tout dans la vieillesse. Jamais de chapeau ni de voile. Jeune fille, elle se farde avec beaucoup d'art, c'est une étiquette, il ne s'agit pas de réparer des outrages encore à venir et qu'on ne répare pas quand ils viennent. Elle est vêtue comme les hommes de la robe étroite à grandes manches, même coupe, mêmes étoffes, mêmes couleurs grisâtres dans la rue. Elle ajoute une énorme ceinture dont le gros nœud bouffant derrière donne à sa silhouette quelque chose de contourné et d'amusant. Elle porte ses enfants ficelés sur son dos, ce qui la penche en avant, et lui laisse l'usage de ses mains. Le bébé n'est pas astreint aux grisailles, au contraire, plus il est petit, plus sa robe est bigarrée de couleurs éclatantes et plus les dessins de l'étoffe sont grands. La petite tête, rasée avec beaucoup de fantaisie, se penche par-dessus l'épaule maternelle pour voir la vie, de sorte que quand vous êtes en face d'une Japonaise,

Digitized by Google

quatre yeux noirs et fixes vous étudient avec une attention flatteuse mais gênante. Souvent le bébé dort, et ce n'est plus qu'un petit paquet d'étoffe bariolée qui continue dans le dos l'effet de la ceinture. Les Japonaises paraissent aller où elles veulent et sortir beaucoup. On m'a dit que les femmes des classes élevées restent chez elles, en tout cas le mouvement de la rue ne montre pas de prédominance de l'élément masculin. Les jours de soldes, dans les magasins, la foule est telle qu'on est obligé de les fermer deux heures après le lever du soleil et qu'on ne peut plus circuler dans les rues. Les Japonaises sont aussi empressées à profiter des occasions (?) que les Parisiennes de s'assurer les « articles d'exposition » du Louvre ou du Bon Marché. Et elles bavardent, s'exclament, tripotent les objets exposés tout à fait comme chez nous. On voit à la porte des magasins, en ces fameux jours d'occasions, des dépôts immenses de parapluies et de socques de bois et on donne des numéros de vestiaire. L'encombrement des rikshas n'est pas moindre que celui des voitures à la porte de nos grands bazars et l'animation est toute pareille.

Quand la petite Japonaise au cours de ses emplettes ou de ses visites entre dans un temple, elle laisse ses chaussures à la porte, entre en babillant encore, se

Digitized by Google

débarrasse sur les nattes devant le Bouddah de tout ce qui l'encombre, s'asseoit sur ses talons, jette deux centimes, quelquefois dans la grande boîte qui sert de tronc, quelquefois à côté, c'est selon sa chance et son coup d'œil, puis joignant les mains et baissant la tête, elle joue à prier le bon Dieu tout à fait gentiment. L'oraison n'est pas longue, et il se trouve bien là quelque voisine avec qui bavarder, ou bien le bébé a besoin d'être rajusté, ou un paquet demande à être refait. Tout cela se passe avec une extrême simplicité qui exclut l'idée d'irrévérence. Il y a dans le temple de quoi fumer, de quoi prendre le thé, ce n'est pas un endroit où on a l'air confit, les enfants y jouent, ils y dorment ou ils tettent, c'est comme çà se trouve. Les Japonaises ne voient pas d'inconvenance à remplir devant le monde leurs fonctions prolongées de nourrices. Des petits qui courent tout seuls se précipitent soudain sur leur maman, ouvrent son kimono, montrant à qui veut les voir de petits seins qui pendent en gourdes étroites, puis se mettent à sucer comme des chevreaux entre les jambes d'une chèvre ; quelque chose les distrait, ils s'arrêtent jouant avec les petites poches à lait qui me paraissaient toujours bien flasques, et le grand Bouddah doré poursuit sans émotion son interminable méditation. Une Japonaise passe derrière

Digitized by Google

son mari, porte les paquets, prend la mauvaise place et s'occupe du confort de son seigneur et maître. Cependant elle a l'air fort distingué et si elle est dans une certaine position de fortune, ou si elle n'est plus toute jeune, elle a grand air et une autorité indiscutable dans la parole et dans la façon de commander. Je n'ai jamais hésité à reconnaître une Japonaise du monde parmi celles que le sort me donnait pour compagnes de route dans un train ou ailleurs ; les hommes sont plus difficiles à classer, et comme ceux qui ont un certain rang s'habillent à l'européenne, ils manquent tout à fait de prestige. Chez elle, la Japonaise est très aimable, très saluante, très empressée à vous fournir du thé et des gâteaux, mais comme elle ne parle guère que le japonais, la conversation manque d'entrain. Elle est d'une timidité extraordinaire ou d'une familiarité charmante, et qu'elle soit intimidée ou à son aise, elle rit tout le temps : c'est poli.

Voilà pour les sensations des yeux et des oreilles qui sont très plaisantes et amusantes. Le nez souffre en silence et fait de grandes réserves ; il se mêle dans la mémoire aux jolies images chatoyantes, des souvenirs d'odeurs extrêmement variées, toutes infectes. Cela s'étend du poisson à divers états, à la bouche d'égout, sur une basse solide et continue de cabinets

Digitized by Google

mal tenus. Il est évident que les Japonais si propres sur eux et dans leur intérieur n'ont pas l'odorat développé, les puanteurs de leurs rues, sans se comparer à celles des villes chinoises, l'emportent de bien loin sur celles des villes les plus sales de ma connaissance dans le Midi ou en Orient. On ne voit pas de choses répugnantes ni malpropres, mais on les sent, oh ! on les sent.

Le sens du goût n'a pas grand'chose à dire, la cuisine japonaise n'a guère de chance de s'imposer aux autres pays ; hors le poisson qui est le meilleur et le plus varié du monde, il n'y a rien de très bon qu'on regrette quand on est parti.

L'esprit occidental amené en contact avec l'esprit japonais souffre d'un malaise que l'esprit japonais paraît éprouver au même degré ; ce contact a le caractère d'un heurt, deux éléments se rencontrent sans possibilité de s'entre pénétrer, il y a malentendu perpétuel, incompréhension, froissements réciproques et recul mental. Quand vous dites quelque chose à un Japonais, sa réponse — s'il répond — n'est pas celle que vous attendiez et vous sentez que vous ne lui avez pas dit ce qu'il fallait dire. Même si la conversation se poursuit il y a une dissonance, les deux instruments ne sont pas accordés au même diapason.

Digitized by Google

Le Japonais répond rarement, mais il interroge beaucoup : il donne les informations avec parcimonie, mais il est avide de s'instruire et il apprend plus volontiers qu'il n'enseigne. Son « je ne sais pas » ou plutôt le petit rire bête (bête pour nous mais poli au Japon) avec lequel il dispose des interrogations les plus élémentaires tape fâcheusement sur les nerfs occidentaux. J'ai vu des hommes hors d'eux et tout prêts à mettre en pièces l'innocent mais ricanant Japonais. Il vaut mieux essayer de deviner la cause de cette réticence. Ne savent-ils réellement presque rien des choses de leur pays ? Ou les sachant, ne veulent-ils pas les faire connaître à l'étranger? Peut-être un peu des deux. Ils ne savent probablement pas les choses qui intéressent l'Occidental, mais qui tiennent peu de place dans leurs préoccupations actuelles ; surtout, je crois, ils sont inquiets de ce qu'on pensera de leur réponse. Peut-être ont-ils à un haut degré la conviction tout orientale que la vérité est dangereuse à dire et qu'on perd quelque chose à la laisser connaître. Mais ils ne font pas de contes, ils ne tressent pas ces surprenantes guirlandes de mensonges où excellent les Hindous. Ils sont réticents sur leurs propres affaires et très portés à s'informer de celles d'autrui. S'ils savent quatre mots d'anglais, ils en profitent pour tirer de

Digitized by Google

vous quelque renseignement. Leurs questions portent sur des sujet éminemment pratiques : inventions nouvelles, prix des choses, carrières, etc. ; ils parlent beaucoup de l'Amérique qui les éblouit ; l'Angleterre et la France obtiennent un sourire de condescendance, elles sont vieux jeu. L'Allemagne est un pays où on apprend la médecine et la chimie industrielle. A la France on prend son Code ; à l'Angleterre, Herbert Spencer, la culture générale, et des capitaines pour les bateaux ; à l'Amérique, tout le reste, y compris, hélas ! les manières. La composition d'une bibliothèque d'université japonaise est intéressante parce qu'on y voit de manière claire et irréfutable à quelles langues les Japonais empruntent les diverses branches de leur culture. Car ils empruntent toujours, ils n'ont rien de leur propre fonds. Ce qui n'est pas occidental est chinois, mais tout est admirablement trié, utilisé, ajusté, mis en état de servir au Nippon. Ils ne paraissent s'intéresser qu'aux questions susceptibles d'applications pratiques. J'aurai à revenir sur ce côté utilitaire de leur caractère, je ne note ici que ce qui m'a frappé personnellement dans mes relations avec eux.

Le Japonais nous choque constamment, nous le choquons encore bien davantage : il nous juge sans indulgence comme nous le jugeons, et le fait qu'il a besoin

Digitized by Google

de nous pour tant de choses ne change rien à sa manière de voir. Nous savons beaucoup sur des sujets qu'il lui importe de connaître pour garantir son intégrité nationale contre la meute des convoitises extérieures. Il se met à notre école pour apprendre tout cela, puis il paye le maître, le renvoie son contrat fini et se sert contre l'étranger de la science qu'il lui a achetée. Je ne dis pas qu'il lui doit, intentionnellement ; il ne doit rien, il a payé. Il ne reste pas de reconnaissance dans l'âme du Japonais pour son maître étranger; il en a une profonde, respectueuse et tendre pour son maître national. Il a remarqué que l'Occidental le considère comme un frère un peu inférieur (expression adoucie) et ne se sert pas avec lui de ses manières de cérémonie. Comme il n'admet probablement pas l'infériorité, il ne supporte ces gens qui se croient supérieurs qu'autant qu'il a besoin d'eux. Et lui, si méticuleusement poli avec le moindre de ses compatriotes, il nous rend avec une cruelle exactitude nos procédés un peu cavaliers. Les Anglais me disaient avec un soupir : Ah! vous autres Français, vous pouvez bien plus facilement vous entendre avec les Japonais, vous êtes si polis ? » Je n'ai pas remarqué que les Japonais fissent la différence!

Digitized by Google

Je n'ai pas vu que leurs succès à la guerre les aient rendus outrecuidants, aucun ne m'en a parlé directement, et ils ont à peine répondu à mes questions polies sur leur rôle personnel dans ce grand drame. Mais j'ai noté l'intérêt profond, passionné, qu'ils prennent à tous les souvenirs de l'épopée de Mandchourie, leur regard toujours impassible et terne se teintait d'enthousiasme concentré, de quelque chose d'indéfinissable qui ne cherchait pas à s'exprimer mais qui me donnait à réfléchir pour les guerres futures. Le quelque chose qui fait qu'il n'y a pas eu de prisonniers japonais. On n'a pas la sensation qu'on leur fait plaisir en visitant leur pays et en s'y intéressant, ils ont plutôt l'air de se méfier de ce qu'on vient y faire. Les marchands sont obséquieux dans les magasins pour étrangers, fort dédaigneux dans les boutiques purement indigènes. Les hommes qui traînent les rikshas ne sont pas de relations plns agréables que les cochers de fiacre ailleurs, les domestiques aussi négligents et âpres au pourboire que partout. Ils ne sont pas bons polyglottes ; la plupart parlent anglais, pas très bien. On dit qu'ils parlent mieux le français : aucun n'a saisi l'occasion naturelle que je lui offrais de le prouver.

Digitized by Google

Digitized by Google

RELIGIONS

Mes observations personnelles du Japonais chez lui — contrôlées et corroborées par les impressions d'autres étrangers de nationalités diverses — me montrent un être assez différent de nous, ayant par exemple d'autres idées sur les relations des hommes entre eux, comme le montrent l'absence d'ostentation, la réserve, la douceur, le silence relatif et la propreté. Il parle peu et s'explique encore moins, il faut donc pour le connaître et le juger équitablement demander des renseignements supplémentaires aux signes extérieurs de ses préoccupations intimes, c'est-à-dire aux choses qu'il a inventées, adoptées ou acceptées. L'étude de ses inventions, des choses qui lui appartiennent en propre, nous retiendra peu : hors la propreté et quelque chose de particulier dans le culte des ancêtres, nihil. Avant de s'ouvrir aux Européens, le Japon empruntait à la Chine : c'est le pays du monde qui digère le mieux, mais il ne produit rien.

Digitized by Google

Un des éléments les plus importants pour la connaissance de l'âme d'un peuple, c'est l'élément religieux. On n'a jamais que les dieux qu'on mérite. Qu'on les élabore ou qu'on les accepte tout faits des mains de missionnaires étrangers, on les aime toujours à son image et on se reflète fidèlement dans l'idée qu'on s'en fait. Qui s'efforce de définir son idée de la divinité, définit l'idée qu'il se fait des possibilités de sa propre nature. Qui s'empresse de bâtir un temple à un dieu étranger, montre les affinités qui existent entre son idéal et celui que représente le dieu importé. Le Japon offre les deux sources d'informations réunies : il a ses dieux anciens à lui, ceux qu'il a dû apporter de sa patrie continentale inconnue, et il est devenu bouddhiste du grand Véhicule. *Shinto*, c'est la voie des dieux ; *Butsu Do*, c'est la voie du bouddha, l'une nationale, l'autre importée et si bien fondues ensemble que presque tout Japonais appartient aux deux religions.

Le Japonais n'est pas religieux ; son attitude est celle d'un indifférent : ces choses ne le passionnent pas, il est tolérant et matérialiste. Aucunement métaphysicien, les problèmes abstraits ne l'intéressent pas. Quant à son éthique, c'est à Confucius qu'il l'a surtout empruntée. De ses deux religions, le Shinto n'a pas

Digitized by Google

joint de système de morale à sa vague théogonie, et le bouddhisme s'est trouvé d'accord avec Confucius — surtout après avoir traversé la Chine. Les transformations qu'a dû subir le bouddhisme pour s'accommoder au goût japonais jettent une lueur sur les besoins de l'âme japonaise. Le vague même du Shinto est également instructif.

En dehors de la valeur de l'étude des idées religieuses d'un peuple pour définir sa mentalité, il ne faut pas perdre de vue l'importance du facteur politique parmi les causes d'adoption et d'influence durable d'une religion déterminée. Sans doute une religion nouvelle ou renouvelée répond à une aspiration, à un besoin de l'esprit, sans quoi elle ne saurait s'établir définitivement, mais une partie de son succès tient aux circonstances ambiantes lors de son introduction, il faut qu'elle arrive à point, et il faut qu'elle serve les intérêts d'un parti prêt à triompher. On est toujours plus porté à adopter une doctrine qui laisse espérer un avantage temporel. C'est pourquoi le Shinto si longtemps presque effacé par le bouddhisme et confondu avec lui a retrouvé une faveur imprévue depuis un siècle, faveur qui semble augmenter et qui d'une part n'est pas si artificielle qu'on veut bien le dire, et d'autre part ne prouve pas qu'il

Digitized by Google

soit le fond même de l'âme japonaise, comme l'a cru un des plus célèbres interprètes du Japon.

Je ne crois pas du reste que ce soit à une religion qu'il faille demander l'*ultima ratio* de l'âme japonaise. La renaissance du Shinto est venue à l'heure voulue pour servir à la restauration du pouvoir impérial, elle en a été un des instruments principaux, elle reste un appui du trône et un lien national. Tant que durera au Japon la crise de patriotisme, le Shinto sera nécessairement en hausse : il représente à la fois le sentiment national, qui est l'idée dominante actuelle, et les intérêts de la famille impériale. De plus, il n'est pas gênant et il flatte l'amour-propre japonais.

Qu'est-ce que le Shinto ? D'après Aston [1] c'est dans son origine un système très rudimentaire de culte des forces de la nature personnifiées dans des dieux assez peu définis que l'on suppose résider en esprit dans les temples construits pour eux. A ces dieux naturels du soleil, des rivières, des champs, etc., etc., se joint peu à peu l'adoration d'esprits des morts (parfois des vivants) et enfin le culte des ancêtres emprunté à la Chine. On appelle *Mitama* cet esprit du dieu résidant dans le temple : c'est un terme

1. Shinto : The way of the gods.

Digitized by Google

vague. Il y a d'ailleurs peu de termes abstraits dans la langue japonaise et peu d'idées abstraites, les dieux japonais n'ont rien d'abstrait non plus. Le dieu n'est représenté par rien dans le temple, ou par un miroir. Le temple lui-même est une hutte de bois recouverte en chaume qui conserve tous les caractères de l'ancienne hutte japonaise. *Uji Gami* est un mot important d'usage courant dans la langue. Il représente une divinité que Aston dit patronale, Lafcadio Hearn ancestrale, sûrement une divinité de famille à laquelle on appartient comme on appartient à sa race. Qu'à l'origine l'*Uji Gami* ait été réellement le premier ancêtre venu du continent, ou un dieu que la famille avait apporté comme ses lares, il n'importe pas beaucoup : le fait patent c'est que le japonais tient encore à son *Uji Gami*; s'il est de condition modeste, il ne prétend point à un *Uji Gami* familial, il se considère comme appartenant à celui de son village ou de sa paroisse. Même bouddhiste, il présente son enfant nouveau-né au prêtre de son *Uji Gami* et celui-ci accomplit des cérémonies qui ressemblent singulièrement aux conjurations magiques qui accompagnent notre baptême. Il est vrai que par compensation c'est un prêtre bouddhiste qui préside aux enterrements [1].

1. J'ai vu à Kyoto, au temple du Gyon, un de ces baptêmes shinto. Il y avait la petite maman, la petite bonne et bébé couché

Digitized by Google

Ceci est moins étrange qu'on ne croirait : le Shinto n'a rien à dire sur l'autre monde, il n'a pas de ciel ni d'enfer à lui, il n'a pas non plus de morale. Il n'a pas davantage de Bible. Il suppose quelque chose de vague après la mort, un pays des ombres, plutôt la tombe qu'une région définie. Une survivance de l'esprit qu'il croit voir flotter sur le corps récemment décédé (*Tamashii*), mêlée au culte des ancêtres, constitue à peu près tout le Shinto moderne. Comme il faut expliquer l'absence de code de moralité, on démontre que le Japonais est un être si parfait qu'il n'en a pas besoin ; pour bien agir, il n'a qu'à « suivre les désirs de son cœur et obéir à l'empereur ». Les codes d'éthique ont été donnés aux barbares extérieurs comme les Chinois et les Occidentaux parce qu'ils sont mauvais naturellement et qu'il faut des lois pour les maintenir dans la voie du devoir. Mais le Japonais y marche de lui-même. Si surprenant que cela paraisse, tel doit bien

par terre sur un magnifique kimono. Le prêtre en robe de soie, son étonnante coiffure sur la tête, récitait des incantations solennelles sur le bébé, puis il secoua sur lui le chasse-mouches sacré, fit des signes avec son bâton plat et avec le gohei. Enfin il reprit les offrandes sur l'autel et après les avoir imposées sur la tête de l'enfant, les remit à la bonne avec ce qui me parut un charme dans un sac en papier. Je pense que ces cérémonies avaient pour but les unes de chasser les mauvais esprits, les autres, comme l'imposition du gohei, de faire prendre possession de l'enfant par le dieu.

Digitized by Google

être le fond de l'idée japonaise. Ils appellent le Nippon *le pays des dieux*, ils se nomment eux-mêmes fils des dieux, considérant comme divins leurs ancêtres venus jadis du ciel (?) avec le petit-fils du soleil (l'empereur) conquérir le Yamato (apparemment la première province où s'établirent les envahisseurs venus de la terre ferme). Quand ils meurent, le culte des ancêtres en fait des espèces de dieux. Le Mikado est en droite ligne le descendant du propre petit-fils de la déesse du soleil *Ama Terasu*, il est donc divin ; il conserve depuis le jour où son premier ancêtre humain descendit du ciel les cadeaux de sa divine grand'mère : un sabre, un miroir et un collier de pierres taillées d'une manière symbolique ; il est absolument sacré : c'est lui l'âme du Nippon. Sa dynastie règne sur le Japon depuis 660 ans avant J.-C. (disent les Japonais), mais elle ne l'a pour ainsi dire jamais gouverné, comme on le verra au chapitre consacré à l'histoire. Quoi d'étonnant à ce que la famille impériale impose comme culte officiel du Japon une religion qui la présente à l'adoration de ses sujets comme la descendance directe du soleil? Une religion dont la seule injonction est d'obéir à l'empereur? De plus une religion — si c'en est une — purement nationale, familiale, personnelle, où l'on n'adore que la nature dont on a besoin et soi-même à

Digitized by Google

l'état posthume? Il n'y a pas de différence à faire entre un Shintoiste et un Japonais : le Shintoisme, c'est le Japon.

En fait de culte le shinto a des hymnes très anciens, les *Norito*, et des formules magiques : tout ce qu'on en voit est pure magie. Il est basé sur la reconnaissance et sur l'amour et non sur la crainte, c'est un culte gai — du moins pour les fidèles — l'élément magique m'a paru trop dominer chez les prêtres pour les croire exempts de craintes. Les autels sont chaque matin couverts d'offrandes comestibles dont les esprits des dieux sont supposés se nourrir. D'ailleurs, le soir, chacun reprend ses offrandes et les mange en famille, elles ne deviennent pas la propriété des prêtres. Le culte des ancêtres consiste comme le culte public en offrandes quotidiennes de nourriture aux esprits des parents décédés ; les vivants mangent ensuite ces offrandes, il n'y a rien de perdu. Les offrandes sont accompagnées d'une courte formule de respect, quelque chose comme un bonjour, aux membres invisibles de la famille qui sont toujours supposés résider dans la maison, comme le dieu dans son temple, prendre part aux joies et aux peines, et au besoin suggérer de bons conseils et protéger leurs descendants. Le Shinto a des mythes extraordinairement embrouillés qui

Digitized by Google

paraissent se rapporter à deux vagues successives d'invasions conquérantes. Ils sont assez crus, n'ont rien de très poétique ni de très profond, ils sont sans intérêt pour les gens qui ne font pas une étude spéciale de ce genre de sources. On n'arrive pas du reste à en tirer de renseignement précis sur l'origine de la race ni sur ses parentés continentales.

Le Shinto s'était tranquillement évaporé dans le bouddhisme depuis des siècles et ne restait plus distinct que comme culte des ancêtres de la famille impériale, quand des hommes de talent essayèrent de le ressusciter au XVIIIe siècle et de le séparer de nouveau du tout absorbant bouddhisme. Les noms de *Motoori* et de son disciple *Hirata* sont indissolublement liés à la renaissance du Shinto et au mouvement d'idées qui ramena la domination impériale. Prêchèrent-ils, inventèrent-ils presque le Shinto pour amener cette restauration du mikado et se débarrasser des shoguns dégénérés de leur époque ? C'est probable. En tous cas, la vogue moderne du Shinto, à mon avis, repose sur l'amour enthousiaste du Japonais pour son empereur, pour son pays... et pour lui-même.

Le bouddhisme est une tout autre affaire. Nous avons ici une religion d'origine hindoue qui est parvenue au Japon à travers la Chine et la Corée, elle y a trouvé

Digitized by Google

accueil à une époque historique; elle est encore pratiquée en Chine et en Corée — sans parler des pays du petit Véhicule — c'est en comparant les additions qu'elle a subies au Japon que nous pouvons espérer y trouver des lueurs sur l'âme japonaise. Pourquoi le Japon a-t-il reçu et adopté le bouddhisme du Mahâyâna apporté au VIe siècle après J.-C. par les missionnaires coréens? Pourquoi a-t-il été à peu près exclusivement bouddhiste pendant douze siècles et pourquoi a-t-il tendance — dit-on — à cesser de l'être aujourd'hui? Quels sont les caractères du bouddhisme japonais? Trois questions importantes à élucider.

Le bouddhisme est venu de Chine parce que le Japon a tout reçu de sa puissante voisine jusqu'au moment où il s'est ouvert à notre influence. La civilisation chinoise qui est de tout premier ordre remonte extrêmement haut, si on la compare surtout à celle du Japon dont la période historique ne commence guère avant l'époque de l'introduction du bouddhisme; elle est la seule avec laquelle le Japon ancien ait eu des possibilités de contact, elle a tout fourni. Les Chinois ont fait des voyages au Japon à une époque très reculée; à des moments où chez eux le gouvernement devenait trop tyrannique, ils allaient même s'établir dans ces îles voisines où ils portèrent leur art, leurs méthodes,

Digitized by Google

et ce qui touche de plus près au sujet de ce chapitre, leurs idées. Avant d'introduire le bouddhisme, ils apportèrent avec eux les livres de leur grand philosophe Confucius et les pratiques taoistes déjà bien apparentées à celles de l'Inde même. Le Japonais toujours pratique, s'assimila facilement la morale utilitaire de Confucius mais ne s'intéressa vraiment à la philosophie chinoise que quand, devenu bouddhiste, il eut besoin d'apprendre le chinois pour lire les livres sacrés. Les deux morales se rapprochent d'ailleurs suffisamment pour qu'on puisse les mélanger sans trop de contradictions. La raison physique de cette conversion générale du Japon et de l'enthousiasme concomitant pour la culture chinoise, c'est qu'il commençait à sortir de l'état barbare et à sentir la possibilité et l'utilité de la civilisation. La conquête du pays était apparemment suffisamment avancée pour laisser des loisirs au souverain et à son entourage. Il semble qu'ils aient pris à ce moment conscience de leur barbarie et qu'ils y aient cherché remède en attirant chez eux leurs puissants voisins. Des missionnaires coréens apportèrent un bouddhisme que les admirateurs des formes plus simples de Ceylan trouvent déjà bien dégénéré, et l'esprit japonais commença à élaborer son bouddhisme particulier.

Digitized by Google

Il fallait d'abord disposer de la religion existante, la détruire ou l'amalgamer. Le bouddhisme n'a pas le génie destructeur, il ne prescrit pas de brûler les anciens dieux, il les étudie et ne tarde pas à découvrir que ce sont des Bouddhas, ou des images du Bouddha, ou quelque chose d'acceptable ; il les adopte, les transforme et les laisse sur leurs autels. Il était déjà en arrivant au Japon enrichi, on pourrait même dire encombré, d'un maquis touffu de dieux hindous rehaussé d'additions chinoises. Les divinités japonaises un peu rhabillées se joignirent à la compagnie ou tombèrent dans un oubli relatif. Parfois on leur laissa leur temple à côté de celui du bouddha en les baptisant : anciens maîtres du sol. Les cérémonies shinto de la cour impériale se continuèrent comme culte des ancêtres, ce fut même le bouddhisme qui fut cause que les hymnes de l'ancienne religion reçurent leur forme écrite, et mieux encore, le nom de shinto ne fut créé que pour distinguer l'ancien culte qui n'avait jamais eu de nom du nouveau débarqué : *Shinto*, voie des dieux en opposition à *Butsu Do*, voie du Bouddha. Plus tard, pour contenter tout le monde on établit même un culte mixte appelé *Ryobu Shinto*, qui empruntait impartialement ses éléments aux deux cultes.

Une autre cause de la prise de possession rapide et

Digitized by Google

complète du Japon par le bouddhisme, c'est que la nouvelle religion servit de canal à l'importation de tous les arts, de tous les perfectionnements et de toutes les idées. Les moines, qui avaient besoin de statues dans leurs temples, les sculptèrent et enseignèrent l'art de tailler le bois à leurs disciples. Le besoin de vases et de cloches fit les fondeurs de bronze, etc., etc. Pour lire les sutras, il fallut apprendre le chinois et inventer une écriture pour les copier. Le bouddhisme, avec sa calme tolérance, ne vit point d'inconvénient à enseigner le chinois au moyen des livres de Confucius et il devint un instrument de civilisation que l'on pourrait comparer au christianisme chez nous au temps des barbares et au Moyen Age. Les temples devinrent des centres de lumière, on y trouvait des écoles, des artistes et des savants. On ne peut exagérer l'importance du bouddhisme dans l'évolution japonaise : tout le monde est d'accord pour convenir que le Japon d'hier doit tout au bouddhisme. Mais le Japon d'aujourd'hui le repousse dédaigneusement parce qu'il a cru comprendre lors de son premier contact avec les Occidentaux qu'il est puéril d'avoir une religion et qu'il peut concilier plus facilement le vague extrême du shinto devenu culte des ancêtres et de l'empereur avec ce qu'il s'est assimilé de Herbert Spencer son

Digitized by Google

grand prophète. Ce n'est pas ici le lieu de se demander si le sage anglais aura là-bas une influence aussi durable et bienfaisante que le sage hindou ou le sage chinois.

Le bouddhisme que le Japon moderne semble répudier est d'ailleurs une forme si altérée et dégénérée que l'on n'y reconnaît presque plus les caractères même du Mahâyâna, et il avait perdu avec les siècles toute sa valeur culturale. Ce sont justement les lignes que suit la dégénérescence d'une religion donnée qui montrent l'action du caractère propre du peuple qui la pratique. Pour déterminer les facultés religieuses d'un Japonais et ses besoins métaphysiques ou sentimentaux, on pourrait comparer le bouddhisme actuel avec celui qui fut prêché au VIe siècle par les missionnaires coréens. Ce qui a disparu ne convenait pas à l'âme japonaise, ce qui s'est greffé lui était propre.

Le bouddhisme au moment où il a commencé à décliner n'était pas métaphysique, il se préoccupait fort peu des hauts problèmes. Les Japonais n'ont pas ajouté un seul livre d'abstractions à ceux qu'ils ont reçus du dehors. Ils ne prennent évidemment pas plaisir à couper des cheveux en quatre. L'idée du Nirvâna qui domine tout le bouddhisme indien mais qui convenait déjà moins à la Chine est tout à fait étrangère

Digitized by Google

aux préoccupations japonaises. A peine existe-t-il un nom pour le désigner, et le peuple l'ignore. Il ne sent pas le besoin de délivrance, mais il sourit à la description enchanteresse d'un paradis à venir. Il a donc adopté, développé et fait sien ce beau royaume occidental d'Amida où l'on renaît sous forme de lotus au milieu de toutes les joies et où l'on goûte toutes les félicités. Sauf exceptions, le Japonais n'aime pas à se faire souffrir et à se donner trop de mal pour aller au ciel. Il trouve très acceptable et pratique de s'assurer ce bienheureux paradis en répétant indéfiniment le nom d'Amida. Comme il aime voyager, voir du nouveau et vivre en compagnie, il est friand de pèlerinages et croit volontiers acquérir des mérites en se déplaçant pour visiter de beaux endroits où il se trouve un temple. Il aime aussi le genre de mérite qu'on obtient en brûlant des cierges et des bâtons d'encens, en roulant dans ses doigts des chapelets et en faisant de petites chapelles. Le bouddhisme l'empêche de manger de la viande (qui est rare) mais non du poisson qui est excellent et abondant dans son pays, et malgré la défense de faire du mal aux créatures, il est soldat avant tout. Le bouddhisme japonais a dû s'arranger du suicide qui lui est pourtant fort étranger, et oublier peu à peu la méditation qui lui est essentielle.

Digitized by Google

En revanche, il est encore en possession de célébrer des services funéraires à dates fixes pour les chers défunts. Les vivants lui échappent, mais les morts lui appartiennent. Les seules cérémonies intéressantes que j'aie vues dans les temples japonais étaient des services commémoratifs.

Naturellement tout ceci est très condensé et ramené à une unité un peu artificielle pour faire court et clair. Il y a encore au Japon plusieurs sectes vivantes qui ont un idéal un peu plus élevé et varié. Mais il nous faut surtout considérer, après ce bouddhisme superstitieux qui s'en va, un bouddhisme nouveau qui paraît prospérer et s'étendre, et qui par conséquent doit mieux répondre aux besoins actuels de l'âme japonaise. C'est le *Shin Shu*, la secte du *Hongwanji*.

Ici nous nous trouvons en face d'une organisation puissante et étendue, de temples neufs et magnifiques qui ont coûté des sommes considérables (or on ne donne pas son argent sans cause), de gens intelligents, cultivés et modernes. Quelle est cette forme de bouddhisme qui trouve grâce aux yeux de ces Japonais d'aujourd'hui ? C'est un monothéisme très simple où il ne reste pas la trace ni l'ombre du bouddhisme primitif ni dérivé. On ne place sur les autels que le seul Amida, mais on ne croit plus lui plaire en répétant

Digitized by Google

son nom 60.000 fois par jour. Du reste on ne lui demande rien, on le loue seulement et courtement. Point de symbolisme, point de surornementation, point de pratiques et point de dogmes. On prêche au peuple une fois par semaine, on lui dit de se bien conduire, d'obéir aux lois et à l'empereur, et d'avoir confiance en Amida qui arrangera tout pour le mieux. Ce mieux reste vague malgré toutes les questions. Il semble consister pour les maîtres intellectuels du mouvement en retours continuels à l'existence dans des sphères de plus en plus vastes d'utilité. Les œuvres de charité et d'éducation jouent un grand rôle dans l'organisation du Hongwanji et, dit-on, aussi (peut-être surtout) la politique. Le secret de son succès est probablement là et dans la simplicité qui le rapproche des Unitairiens protestants. En dépit de toutes les traditions bouddhistes les prêtres se marient; la pauvreté, le détachement sont inconnus. Ce n'est plus du tout du bouddhisme, mais c'est purement japonais, donc intéressant.

Ce qui ressort de tout ceci, c'est que le Japonais actuel, le jaune incompréhensible qui préoccupe l'attention des Occidentaux, après avoir passé par une période surchargée, cherche à se simplifier. Qu'à aucun moment il ne s'est intéressé aux problèmes dont la solution

Digitized by Google

n'importe pas à la vie de tous les jours. Qu'il a la religion douce, superficielle et gaie, et que le seul dieu qu'il serve, c'est celui dont il attend du bien. Au fond son seul vrai dieu, c'est lui-même en la personne de ceux de sa race qui sont morts; à son tour il deviendra dieu en allant les rejoindre et recevra de ses enfants le culte qu'il a rendu à ses parents. Bouddhiste ou shintoiste, il ne songe pas à disparaître en mourant, mais à assurer sa survivance. La mort n'est pour lui ni une délivrance ni une épouvante, c'est une transformation, ce n'est pas une fin mais un changement très modique d'état. Il ne quitte point les siens, ni sa maison, ni sa paroisse, ni son pays, il hante la tablette qui porte son nom, boit le thé qu'on lui verse, mange le riz qu'on lui sert, entend les paroles qu'on lui adresse et n'est pas sans moyens d'influence sur la direction de son ancienne maison. Bon dans la vie physique, il devient un esprit bienfaisant; méchant, il devient dangereux, et les vivants s'efforcent de l'apaiser; de toute façon il continue à vivre à l'état d'ombre à peu près comme il avait vécu. Au bout d'une centaine d'années, il revient ou il va au ciel pour un temps. La vie actuelle ne lui semble pas très importante, ce n'est ni un commencement ni une fin, on la quitte acilement, mais on ne la passe pas à se tourmenter

Digitized by Google

de choses inutiles. Religion de soldats qui sacrifient aisément leur vie, de citoyens préoccupés de la grandeur de leur pays, de familles fortement établies, mais non d'enthousiastes, d'idéalistes ni d'humanitaires.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

LITTÉRATURE

Une des plus grandes ressources pour l'étude et la connaissance des pays étrangers, c'est leur littérature. On a pu dire avec justice : dis-moi ce que tu lis, je te dirai ce que tu es. Mais combien plus évident encore : montre-moi ce que tu écris, je saurai à quoi tu penses. Presque tous les pays fournissent à une bibliothèque, même moyenne, quelques volumes, et il n'y a pas besoin d'être polyglotte pour connaître les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les lieux. On a traduit dans chaque langue moderne tout ce qui est d'un intérêt universel ou ce qui peut servir à faire comprendre l'esprit d'une nation. Les titres tout au moins de certains livres étrangers ou infiniment anciens nous sont aussi familiers que ceux de notre propre idiome. Les noms de tous les grands auteurs de toute race et de tous temps sont couramment sur nos lèvres ou sous nos yeux. On sait ce que

Digitized by Google

c'est que le Mahābhārata, Don Quichotte, Macbeth ; on parle de Sophocle, de Shakespeare ou de Confucius. Et il y a des contes égyptiens sans titre et sans nom d'auteur qui sont fort amusants. On ne peut ajouter le Japon à la liste des pays qui ont contribué à la lecture universelle, il n'a produit à aucune époque de chef-d'œuvre qui s'impose à l'admiration du genre humain au-delà de ses frontières. Il n'a pas de poète tragique qui puisse nous faire pleurer, ni de comique qui nous fasse rire. Pas d'épopée nationale, pas de grand penseur qu'il faille étudier avec respect, pas de grand voyageur qui ait laissé aux générations futures le récit d'une aventure ou d'un pèlerinage. Il n'a rien écrit pour le reste du monde ; au point de vue littéraire, il serait indifférent qu'il n'eût jamais existé, personne n'y aurait rien perdu.

En dehors de ces livres d'une valeur mondiale — qui sont toujours exceptionnels —, de ces auteurs qui appartiennent à l'humanité tout entière, parce qu'ils la dépassent et la relèvent, chaque pays a sa littérature propre, qui n'intéresse guère en dehors des nationaux que ceux qui veulent l'étudier et le comprendre. Le Japon aussi a des livres japonais, mais il en a relativement peu et ils nous paraissent extrêmement ennuyeux. Ces livres comprennent d'abord

Digitized by Google

deux très anciennes cosmogonies et histoires fabuleuses, le *Kojiki* et le *Nihongi*, puis une compilation historique du XVIIIe siècle, des romans de cour genre Scudéry, quelques mémoires, quelques courts journaux de voyages (à l'intérieur), d'anciens drames fort courts d'une forme particulière, les *No*, et une quantité invraisemblable de petites poésies. Cela montre tout de suite et d'un coup d'œil qu'à aucune époque le Japonais ne s'est occupé de problèmes abstraits puisqu'il n'a été ni philosophe ni dramaturge, et qu'il a l'haleine poétique fort courte puisque son plus long poème ne dépasse pas cent vingt vers ! Voyons maintenant ce que chaque classe d'ouvrage nous apprend sur les aptitudes et l'appétit littéraire des Japonais.

Le Kojiki, le plus ancien livre existant du peuple japonais, passe pour avoir été écrit en 712 après J.-C., dès que l'introduction des caractères chinois permit d'écrire au Japon, et il est censé représenter une très longue tradition antérieure. Le Nihongi le suivit de près en 720 et fut rédigé en chinois. Ces deux livres sont en quelque sorte les livres sacrés des Japonais puisqu'ils relatent leurs origines depuis la création du monde, mais il est inexact de les comparer à la Bible puisqu'ils ne renferment aucune espèce de préceptes

Digitized by Google

religieux ni moraux. Leur cosmogonie n'a rien de particulièrement remarquable, mais il serait intéressant de rapprocher plusieurs de leurs mythes de ceux de l'Inde et de la Grèce auxquels ils font penser. La délicatesse et la décence ne sont pas ce qui les caractérisent ; les notions sont crues, les mots ne cherchent pas à les voiler ; en outre, c'est confus et sans grandeur. Il est curieux de retrouver au Japon le mythe d'Orphée descendant aux enfers pour chercher sa femme morte. Dans le Kojiki, c'est un dieu qui descend dans le royaume de *Yomi* (par parenthèse aux Indes le dieu des morts s'appelle *Yama*, ce qui est philologiquement la même chose) et là aussi il la perd pour avoir désobéi à la défense de la regarder. Mais le mythe japonais plus explicite, hélas, que le mythe grec, nous développe avec d'horribles détails le comment et le pourquoi. *Izanagi* — Orphée, aperçoit sa femme et sœur *Izanami* — Eurydice, en proie à la décomposition du tombeau la plus réaliste et doit se sauver devant la morte furieuse d'avoir été vue couverte de vers. Ce n'est pas ici le lieu de discourir sur les mythes, mais on pourrait se demander si ce n'est pas là la forme la plus ancienne de la réponse donnée par le tombeau à la curiosité des hommes inquiets de l'au-delà. En dehors de cette

Digitized by Google

cosmogonie, le Kojiki et le Nihongi ont la prétention d'être des histoires et on y trouve la généalogie fabuleuse et les non moins fabuleuses annales des premiers empereurs que la critique occidentale se refuse à accueillir. Il y a encore beaucoup à faire pour tirer de ces anciennes mythologies tout ce qu'elles renferment d'utile, au point de vue surtout de la mythologie comparée ; mais en tant que monuments littéraires, on peut les considérer comme assez grossiers, confus et... ennuyeux.

Dès le xe siècle nous trouvons une très grande quantité de romans de cour très longs, très détaillés, où la vie élégante, aristocratique, mais étroite et frivole des empereurs et de leurs courtisans est minutieusement conservée. Le *Genji Monogatari* en est le plus célèbre, il est écrit par une femme comme beaucoup d'autres du reste. Ces romans — presque impossibles à lire pour des Européens tant ils sont ennuyeux — dépeignent une petite cour où on n'avait pas à s'occuper du gouvernement, mais seulement de tuer le temps. Ils ne sont pas remplis de politique, on n'en faisait pas à la cour impériale, mais de tournois poétiques, de descriptions de toilettes, de clairs de lune et d'airs de flûte. Leurs personnages sont très efféminés, groupés en petit cercle exclusif et

Digitized by Google

fidèle autour d'un fantôme d'empereur partagé entre la débauche et l'extrême dévotion. Le style est filandreux — Genji Monogatari, 4.234 pages — leste sans indécence ; des Européens qui avaient eu le courage d'en entreprendre la lecture ont qualifié son auteur « d'ennuyeuse Scudéry ». Une autre femme de la même cour et du même temps a laissé un livre moitié mémoires et moitié mélanges, le *Makura Zoshi* (croquis sur l'oreiller), 12 volumes, 646 pages, qui donne une idée très nette de l'esprit du temps. Plus tard le roman change de cadre, mais non de proportions (*Kakkenden*, 106 volumes) ; il devient roman d'aventure, se permet des grossièretés au scandale des Japonais, mais à la joie des Européens, et s'adresse davantage au peuple qu'il ne dédaigne pas de peindre. Il est souvent historique, parfois judiciaire, enfin de nos jours il se modèle sur Zola et l'école réaliste française. Les Japonais modernes n'ont pas plus peur que leurs ancêtres de récits indéfiniment longs (à ce que j'ai trouvé dans des traductions fort raccourcies à notre usage), très délayés et pas bien intéressants. Ils se passionnent pour des traductions ultra japonisées de livres occidentaux qui ne sont pas toujours ceux que l'on s'attendrait à voir choisir. Il en est de même des drames : Shakespeare, adapté et mécon-

Digitized by Google

naissable, fait fureur. Sardou l'accompagne sur l'affiche rapporté par Sada Yacco. Les Japonais sont très friands de théâtre où ils s'installent en famille et retournent plusieurs jours de suite pour voir la fin de la pièce. Ils aiment également la tragédie et la farce, l'émotion et le rire, et les font judicieusement alterner dans le spectacle. La scène qui est ronde tourne à chaque changement de décor devant le spectateur et les acteurs traversent toute la salle pour entrer en scène.

Les meilleurs drames populaires japonais remontent au XVIIIe siècle, qui fut d'ailleurs l'époque d'un épanouissement général de tous les arts ; ils sont tantôt historiques, tantôt de caractère et doivent leur origine aux théâtres de marionnettes, principalement d'Osaka. Ils reproduisent souvent des événements connus comme la vengeance des 47 Ronins ou d'autres également caractéristiques de la féodalité. En général, on y voit beaucoup de sang répandu et de suicides, des situations tendues et des sentiments héroïques. Mais ce genre est considéré comme inférieur et fait pour les petites gens. L'aristocratie s'intéresse passionnément à une autre forme de théâtre, archaïque et très curieuse. Les *No* sont des représentations solennelles où la danse joue un grand rôle, où le chœur tient

Digitized by Google

une place prépondérante et où deux personnages récitent et jouent dans une certaine mesure une partie de la pièce. Ils sont sortis des temples shinto où ils étaient à l'origine une danse mi-comique, mi-sacrée. Le bouddhisme les trouvant à l'état itinérant les adapta à son but de propagande morale. Au milieu du XIVe siècle on les voit encore comiques, mais ils sont bientôt transformés et récrits par les prêtres et se font historiques. A la fin du XVe siècle, on considérait comme classique une vingtaine de *No*; deux siècles plus tard, on en comptait sept cents, dont environ deux cents ont survécu et se jouent encore de nos jours. Ce sont de courtes pièces sans péripéties, où le chœur joue sensiblement le même rôle que dans le drame grec, et qui rappellent aussi le drame hindou, mais diffèrent totalement du drame chinois. On y voit les dieux reconnaissables à leurs somptueuses robes de brocart, les nobles en ancien costume de cour, les femmes richement vêtues à l'ancienne mode selon leur condition. Les acteurs professionnels se succèdent de père en fils, ils ont une tradition et se transmettent les costumes, mais de tous les temps les *No* ont été représentés par des amateurs et souvent de la plus haute distinction. Des empereurs, les grands dictateurs eux-mêmes, Nobu-

Digitized by Google

naga et Hidéyoshi, ont pris part aux représentations qui ont gardé quelque chose de leur caractère sacré. On trouvait encore jusqu'à la révolution chez les grands Daimyos des réserves de costumes et de masques qui servaient soit aux acteurs de passage, soit aux amateurs. Aujourd'hui on peut étudier encore dans les *No* les splendeurs de l'ancien Japon ; ils ne se conservent plus guère qu'à titre de tradition et n'attirent qu'un public choisi, lettré, recueilli, qui suit le texte et semble prendre part à une cérémonie religieuse.

Où le Japon est bien lui-même, où il faut l'étudier et où il fournit abondante matière à réflexions, c'est dans le domaine de la poésie. Tous les Japonais font des vers, de l'empereur petit-fils du soleil au coolie qui court dans les brancards d'un kuruma ; ils en ont toujours fait et ils en font encore en toutes circonstances. Au Japon, il n'y a pas besoin d'être poète de profession ou amoureux pour se mettre à écrire en vers : hommes, femmes, enfants tournent leur petite poésie à propos de tout et à propos de rien. Il y a des concours de poésie qui sont une institution nationale : l'empereur et l'impératrice choisissent tous les ans un thème, et leurs sujets et leurs personnes

Digitized by Google

sacrées de s'évertuer à l'envi. On fait des vers quand on est gai, et on en fait encore plus quand on est triste. Quand on va à la campagne et quand on reste au logis. Quand on rencontre l'âme sœur, et quand l'infidèle s'enfuit. Quand on se marie et surtout quand on se suicide. On ne saurait mettre fin à ses jours en se jetant dans le torrent approuvé de quelque cascade, seul ou à deux, voire à trois, sans accrocher à une branche d'arbre prochaine un petit papier couvert d'une petite poésie. On donne en vers ses raisons de quitter la vie et en vers on fait ses adieux aux bons amis. Même avant de mourir de mort naturelle, on exhale ses dernières impressions en un quatrain. Ce besoin d'exprimer en vers ses admirations, ses regrets ou même de simples lieux communs paraît si enraciné dans le cœur japonais qu'il vaut la peine de s'y étendre un peu. C'est donc le plus *poétisant* de tous les peuples, et cependant, à notre manière de voir, il n'a pas un poète. On a déjà vu qu'il n'a pas d'épopée ni — *No* à part — de drame. Les poèmes sont courts, combien courts on va le voir, sobrement lyriques, légers, souvent puérils, sentimentaux ou épigrammatiques. Toutes les pointes et les jeux d'esprit les ornent (?) à profusion. Le calembourg y fleurit et les bouts rimés ont un succès fou.

Digitized by Google

La forme consacrée de ces petites élucubrations poétiques est une courte strophe de cinq vers contenant en tout 31 syllabes ainsi disposées : 5-7-5-7-7-. Il faut que tout s'exprime en 31 syllabes sans obligation de rime, et la langue japonaise se prête très bien à ce genre d'exercice ; elle est douce, harmonieuse, syllabique et rime presque forcément d'elle-même. Mais tout le monde ne peut pas s'élever jusqu'à 31 syllabes, en cinq vers. Il y a une autre forme très populaire de poésie qui n'en a que 17 en trois vers, de 5-7-5- syllabes. Et il y a de ces très courtes épigrammes qui passent pour des chefs-d'œuvre que tous connaissent et répètent au Nippon. Un étranger, naturellement surpris des proportions exiguës de la muse japonaise, sera porté à croire que les Japonais ont peu de chose à dire. Évidemment, on ne fait pas tenir les exploits d'un héros en 17 ni même en 31 syllabes ; il faut renoncer aussi à démêler en cinq vers des sentiments un peu complexes, mais on peut fixer avec élégance un aspect fugitif, une impression fine et profonde, une rencontre d'un instant, un petit tableau gracieux genre miniature. Le Japonais qui excelle aux petites choses, qui fait rêver avec trois coups de pinceau, et rend jusqu'à l'indéfinissable avec presque rien, manie avec une rare habileté ces trente

Digitized by Google

et une syllabes, et il est possible de deviner même à travers une traduction presque impraticable quelque chose du charme de l'original. Tendrement épris de la nature, c'est elle qu'il peint en vers comme il la peint sur un kakémono ou un fusuma. Il y a quelque chose de la grâce suggestive de ses lignes dans ses vers. Un bambou qui frissonne au vent sur une porte à coulisse ou un bambou décrit en 17 syllabes, vous donne la même sensation de plaisir prolongé en rêve. Ce n'est qu'un bambou, et à peine indiqué, et cela touche à l'infini : le tout est percevable dans l'infime partie. Peut-être, pour nous qui ne pouvons apprécier le *son* des vers japonais et l'ingénieux agencement des mots, leur trouvons-nous justement le charme des dessins qu'ils suggèrent et nous voyons tout de suite apparaître une adorable feuille de paravent dans :

Une nuit d'automne. Et la lune
Qui éclaire une à une les oies sauvages
  Les ailes entrecroisées
Qui volent sur les nuages blancs.

Avec un peu de poudre d'or, vous avez cela chez vous et vous aimez à le regarder. Cette poésie est

Digitized by Google

vieille, elle a mille ans et son auteur n'a pas dit son nom. Le sentiment se mêle à la nature et, comme elle, est plutôt suggéré que décrit :

Debout, tout seul sur la montagne,
J'ai pensé à l'absent aimé ;
Et debout j'ai cueilli d'une main incertaine
Les feuilles de l'année qui s'en va. »

MANYOSHU, VIIIe siècle.

Un tout petit cri japonais et réservé de désespoir :

Sais-tu où croît la graine de la fleur d'oubli ?
Oui, c'est dans le cœur qui n'est pas touché d'amour.

On note sans grande émotion et surtout sans révolte la brièveté de la vie :

Je ne sais que ceci :
Plus frêle que la feuille morte emportée par le vent,
Semblable à la toison floconneuse dispersée par la bourrasque,
La vie de l'homme passe sans rien laisser.

KOKINSHU, Xe siècle.

Digitized by Google

Enfin il faut surtout citer le fameux petit poème de Motoori (XVIIIe siècle) que les Japonais acceptent comme la meilleure expression de l'âme Japonaise et qu'ils citent volontiers aux étrangers perplexes :

SHIKISHIMA NO
YAMATO GOKORO NO
HITO TOWABA
ASA NI NI NIOU
YAMA ZAKURA BANA

Si l'on t'interroge sur l'esprit du Japon,
Montre le cerisier sauvage en fleur
Sous les premiers rayons du soleil.

Combien insaisissable et loin de la nôtre l'âme d'un peuple qui se dépeint elle-même comme un cerisier en fleur !

Si on a remarqué les dates de ces poésies fugitives, on aura vu que le Japon le plus reculé pratiquait déjà l'art poétique sous une forme légère et aimable. Et ces dates se rapportent seulement à la compilation des recueils, les poésies elles-mêmes peuvent être bien plus anciennes. Manyoshu n'est pas un nom d'auteur, mais le titre d'une anthologie : « les 10.000 feuilles », Kokinshu veut dire : « poèmes anciens et modernes », mais il ne faut pas prendre « moderne »

Digitized by Google

au pied de la lettre, celà remonte au xe siècle. Vraiment nous avons bien là un reflet de l'âme japonaise, quelque chose qui lui appartient en propre, qui n'est même pas venu de la Chine et qui vit toujours. Quelque chose que l'on considérait il y a quelques années à peine comme une des branches les plus essentielles de l'éducation d'un homme distingué, quelque chose qui s'enseigne encore et fait vivre des professeurs, donne lieu à des concours présidés par le souverain qui y prend part, quelque chose qui résiste aux chemins de fer et au costume européen. Il peut être curieux de savoir quels sont les sujets de ces exercices poétiques nationaux. Chez nous les académies proposent des canevas de grande envergure, il faut pour être couronné enfler sa voix et traiter avec ampleur de grands événements ou de grands personnages. Le Petit Fils du soleil, là-bas au Nippon, propose avec douceur à ses féaux sujets : Des Pins reflétés dans l'Eau, ou la Longévité du Bambou vert. Cela coïncide comme époque avec la guerre de Mandchourie, comment réconcilier deux idées si éloignées ? Comment interpréter ce « cerisier sauvage en fleur » qui va-t-en guerre comme Malbrouck mais revient victorieux ; ce poète de 31 syllabes en cinq vers qui construit des cuirassés, cet éternel artiste du bambou qui s'impose comme un conquérant ?...

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

PHILOSOPHIE

MORALE ET COUTUMES

Le Japon n'est pas un pays comme un autre : tout le monde y cultive la poésie, mais il n'a pas un poète : tout le monde y est philosophe, mais il n'a pas de philosophie. On connaît la philosophie grecque, la philosophie hindoue, la philosophie chinoise, il n'y a pas de philosophie japonaise ; les Japonais me paraissent cependant les gens les plus philosophes du monde et ils mêlent la philosophie à des choses qui ne nous semblent pas y toucher de près. S'ils n'ont pas compilé le traité de philosophie ni de système dit : japonais, ils ont sûrement une philosophie vécue et appliquée qui vaut la peine d'être étudiée et qui ressort de leur façon de vivre, de mourir et de s'amuser. Théoriquement ils ont adopté les systèmes chinois, Confucius et plus tard Chu-hsi, mais d'une part l'influence de ces maîtres ne les a pas fait ressembler

Digitized by Google

aux Chinois, et d'autre part ils n'ont pas ajouté de commentaires originaux de valeur à la masse de ceux que leurs voisins ont produits. Malgré cela ils ont été formés à la civilisation par les doctrines confucianistes et bouddhistes, c'est certain, et ils en ont retenu beaucoup de choses qui apparemment convenaient à leur tempérament.

La partie de la philosophie qui spécule sur l'inconnu — que Herbert Spencer appelle l'Inconnaissable et dont il parle doctement — n'est point du goût des Japonais. Ils ne sont pas métaphysiciens, les problèmes abstraits ne retiennent pas leur attention ; l'insondable mystère ne leur donne pas le vertige et ne les force pas de se pencher sur l'abîme au risque de s'y perdre. Le bouddhisme du Mahāyāna leur offrait des ressources presque infinies en ce genre ; sa métaphysique est peut-être la plus chevelue qui soit, et une merveilleuse école de toutes les choses que l'on peut savoir — et surtout de toutes les autres. Les Japonais ne manquent pas de relire d'un chant très nasillard les sutras les plus vertigineux dans leurs temples, mais ils ne s'attachent que modérément à les comprendre et pas du tout à en écrire d'autres.

Le mysticisme et son corollaire l'ascétisme sans être populaires ont cependant leur place dans un

Digitized by Google

coin de l'âme japonaise ; il y a dans ce pays où l'on aime bayer à la lune et baguenauder sous les cerisiers en fleur, des gens qui se torturent avec délices et leur pénitence de prédilection c'est de se mettre nus sous les cascades l'hiver. Il y a dans les jardins des temples, des fontaines ménagées à cet effet où l'on peut voir des pèlerins se livrer à cet exercice. Quant au mysticisme, j'ai trouvé une très curieuse brochure, tout à fait récente, en anglais, qui avec quelques renseignements sur les pratiques de la secte ZEN donne des sujets de méditation qui font rêver : en voici quelques échantillons [1] :

« Où étiez-vous avant que vos parents fussent nés ? »

« Quelle est la voix du vent ? La couleur de la pluie ? »

« Faites taire la cloche qui tinte dans un monastère lointain de la montagne. »

« Le mort porte le cercueil où un homme vivant est renfermé. »

« Marchez droit sur la route qui a quatre-vingt-dix-neuf courbes. »

1. Furuya. The Path of the adept. Yokohama, 1901.

Digitized by Google

« Nous entendons dans la nuit sombre le cri d'un corbeau qui n'a pas crié ; ensuite nous aimons nos parents avant d'être nés. »

« Voyez sans voir. Entendez sans entendre. Marchez sans marcher ».

Percival Lowel [1] et d'autres ont signalé et décrit des exercices de possession et j'ai été moi-même témoin d'épreuves par l'eau et par le feu qui prouvent que l'intérêt de l'occulte n'est pas étranger aux Japonais. Ils ont l'esprit très porté aux fantômes et le symbolisme et l'ésotérisme sont leur pain quotidien.

Tout est symbolique au Japon, et on y trouve une vive et délicate jouissance à faire mystère de tout et à supposer un sens caché aux choses naturelles. Tout objet familier représente quelque chose dans le domaine des idées et des sentiments : c'est un symbolisme, parfois un peu enfantin, basé sur un simple jeu de mots ou sur deux sens différents du caractère chinois qui sert à dénommer l'objet et l'idée. Dans bien des cas au contraire, le symbolisme est touchant et gracieux, mais, quoi qu'il en soit, il est partout, il accompagne tous les actes, toutes les coutumes, et il est la base de tout l'art décoratif, c'est un des traits

1. Occult Japan.

Digitized by Google

nationaux les plus marqués, et c'est là que je vois une grande partie de la philosophie du Japon. Derrière l'objet, l'idée, et surtout la leçon ; à chaque geste, une raison d'être ; à chaque image, des associations d'idées, des enchaînements que tout le monde connaît, un double ou triple sens à tout, et c'est l'inexprimé qui est le principal. Sur les plateaux, les bibelots quelconques que nous achetons des Japonais, nous voyons des décorations très simples, très familières dont la finesse d'exécution et la fidélité nous amusent. Dans l'innocence de notre âme nous n'apprécions que la valeur décorative du sujet. Mais le Japonais y lit une pensée, un vœu, un compliment, une moralité, il sait pourquoi des bambous frissonnent sous la lune — et ce n'est pas parce qu'ils frissonnent bien — il sait que la petite bête ne court pas là seulement pour garnir ce coin où elle est délicieuse, mais qu'elle est un souhait de longévité à votre adresse. Tout est suggestion, porte ouverte sur le rêve, indication de l'au-delà, symbole enfin, langage convenu, cryptographie que l'on apprend à déchiffrer. Le Japonais trouve évidemment une jouissance à voiler en suggérant plutôt qu'à exprimer avec précision et ceci est une attitude philosophique. Dans le temps où isolé de toute influence étrangère il était intensé-

Digitized by Google

ment Japonais, l'ésotérisme avais pris des proportions invraisemblables et puériles. Tout était mystère, initiation, tradition jalousement gardée. On avait l'honneur d'être un des trois ou quatre hommes qui savaient le sens caché, — purement artificiel et convenu — de trois mots dans un roman. On inventait des secrets innocents pour avoir la gloire de les garder au péril de sa vie. Les arts, les métiers, les plaisirs mêmes, s'enseignaient mystérieusement de maître à élève sous le sceau du serment. Les façons et les études européennes ont beaucoup dissipé ces brouillards, mais il en reste encore assez pour expliquer bien des malentendus.

La logique — en tant que forme d'argumentation — ne peut pas être le fort d'un peuple si épris de symbolisme et de mystère ; je n'ai vu nulle part que les Japonais se plaisent à ces exercices dialectiques, luttes oratoires, où les mots brillent et se croisent comme des épées, où on aiguise son esprit sans guère d'autre désir que de le montrer. Le Japonais n'est enclin ni à discuter ni à prêcher ; quand on voit un homme parler tout seul à d'autres qui l'écoutent, c'est qu'il raconte des histoires, métier lucratif au Japon. Mais la logique pratique, c'est-à-dire l'application directe des théories aux choses de la vie, est

Digitized by Google

au contraire le propre de l'esprit japonais et c'est à quoi il excelle surtout. Il saisit les possibilités pratiques d'une idée abstraite qui en tant que telle ne l'intéresse pas, avec une sûreté de coup d'œil et une ingéniosité d'application surprenantes. Il est toujours à l'affût des idées des autres, — puisqu'il n'en a pas lui-même — pour en tirer un parti imprévu. C'est ce qui explique la rapidité de la diffusion des progrès occidentaux les plus récents, leur emploi peut-être plus rationnel et poussé plus loin au Nippon que dans leur pays d'origine, l'assimilation intégrale et combien heureuse des méthodes militaires ou maritimes nouvelles. Cela prouve que le Japonais a l'esprit juste et les idées bien coordonnées ; à défaut d'envolée géniale, il a la déduction sûre.

Quant à la morale, le Japonais est aussi « à rebours » sur ce chapitre-là que sur les autres. Il n'a de son fonds que cet axiome un peu maigre : fais ce que ton cœur te dicte et obéis à l'empereur. Il n'a pas un moraliste, pas même un fabuliste national, pas un livre, pas un code, Confucius toujours à part, et c'est l'être le plus perpétuellement moralisant qu'on puisse trouver. Tout, absolument tout, est minutieusement prescrit au Japon, non pas comme ailleurs par voie

Digitized by Google

d'interdiction des choses nuisibles : tu ne feras point, etc., etc., mais par préceptes impératifs. Ce qu'on doit faire, quand on doit le faire, comment on doit le faire, ce qu'on doit dire, quand on doit le dire, comment on doit le dire, ce qu'on doit penser, ce qu'on doit manger, comment on doit s'amuser, quand et comment on doit mourir, tout est prescrit dans le dernier détail, tout le monde le sait et tout le monde obéit. Il n'y a pas de vieilles tables de la loi, point d'oracle de la sibylle, point de livres sacrés, point de législateur national [1]. On est pris dans un engrenage de coutumes, de convenances, d'étiquette, d'opinion publique tel que personne ne peut songer sérieusement à s'en écarter, et tout le monde s'intéresse à ces mille et cent lois, tout le monde les cite, les exprime symboliquement, contribue à les conserver et les respecte. Il faut traduire « ce que ton cœur te dicte » par « ce que tout le monde fait et te dit de faire ». Puis intervient la volonté de l'empereur qui prime tout, à de certaines époques critiques b oule-

1. Quand il a fallu un code civil pour se mettre à la mode, les Japonais ont pris le nôtre. Nous sommes apparemment pourvus d'un outil supérieur à celui des autres nations puisque le pénétrant Japonais lui a fait l'honneur de le choisir, — il est vrai que jusqu'à présent il ne s'en sert pas !

Digitized by Google

verse tout et ne soulève pas un murmure. Les décrets officiels ont au Japon une puissance qu'on ne peut presque pas croire. Ce pays a été fermé soudain à tous les étrangers par décret, et il est resté fermé deux cents ans. Il a été rouvert par décret et on s'est jeté avidement sur toutes les importations étrangères. Le Japon était avant tout féodal et militaire, par décret on a aboli la féodalité et la caste militaire, et ces hommes qui avaient deux sabres les ont vendus aux brocanteurs sans répliquer ; ces soldats qui ne savaient que leur métier sont morts de faim sans murmure ou se sont mis à gratter gauchement la terre. On a décrété qu'il fallait apprendre toutes les sciences européennes : la jeunesse docile s'est ruée au travail avec une ardeur telle que beaucoup en sont morts et d'autres devenus idiots ; ceux qui étaient trop vieux pour aller à l'école, faisaient des sacrifices pécuniaires incroyables pour payer l'éducation des jeunes gens. On a voulu avoir une armée sur le modèle occidental et une marine puissante et moderne : nous venons de voir si on y a réussi. Mais là, la volonté impériale — la nécessité vitale, dit-on — était bien d'accord avec le tempérameut Japonais essentiellement militaire. On a ordonné de porter le gênant et disgracieux costume européen ; le Japonais

Digitized by Google

est devenu gauche et affreux sans observations. Ce qu'il pense du costume est facile à inférer de son empressement à le quitter aux heures non officielles pour reprendre son souple kimono et ses sandales. Que demain le gouvernement voie la nécessité de fermer de nouveau le pays plus ou moins complètement et le moyen d'y parvenir, et les Japonais (s'ils ne sont pas déjà irrémédiablement entamés par l'influence occidentale) se laisseront enclore dans les limites de leurs îles. Au fond si les convoitises de divers voisins ou alliés le permettaient, ce serait la résolution qui leur plairait peut-être le mieux. Un peuple, en qui est si profondément ancré le respect de la loi représentée par son souverain, est un peuple moral. Il obéit avec la même douceur à toutes les prescriptions du patriotisme, d'un code d'honneur extrêmement sévère, d'une étiquette sociale rigide et d'une organisation familiale forte et sans appel. Tout ce que les coutumes traditionnelles du pays considèrent comme prescrit fait loi dans le cœur du Japonais et il s'y soumet sans révolte. Naturellement ces coutumes se sont formées jadis sous l'égide d'une philosophie et d'une religion étrangères, et par la volonté des grands formateurs du Japon d'hier, les Shoguns *Tokugawa*, et il est possible de faire remonter à leur source cha-

Digitized by Google

cune des grandes lignes traditionnelles de la moralité japonaise, mais à l'heure qu'il est tout cela est si parfaitement amalgamé, si incorporé à l'âme japonaise, que cette recherche des origines est un plaisir inutile de lettré occidental que le Japonais lui-même ne comprend ni ne goûte. Nous allons pourtant tenter cette analyse qui serre de près celle du caractère japonais.

Si la morale japonaise avait des préceptes écrits, le premier recommanderait la docilité, car c'est la vertu la plus développée au Nippon. Le petit descendant des dieux qui ouvre les yeux à la lumière dans les îles du Soleil Levant apprend à obéir intégralement à ses parents, sans récrimination possible, sans réserve. Il obéit également à ses frères et à ses sœurs aînés, à son maître, la fille mariée à son mari, mais surtout à son beau-père et à sa belle-mère, le fils même adulte et marié obéit encore et toujours à ses parents. Il n'appartient pas à sa femme et à ses enfants, mais à son père et à sa mère, il se marie selon leurs avis et renvoie sa femme s'ils le lui commandent. Ses enfants sont la propriété de la famille représentée par les ascendants vivants : tant qu'il n'est pas lui-même chef de famille, il obéit. Tout ceci est identique à ce qui se passe en Chine et du pur confucianisme. Soldat, il est naturellement esclave de la discipline ;

Digitized by Google

employé, il doit la même soumission à ses chefs ; sujet, il appartient corps et âme à son empereur, et sait dès ses plus tendres années que le sort le plus désirable et l'honneur le plus grand c'est de donner sa vie pour son souverain. Il appartient encore à ses ancêtres et n'a pas le droit de les déshonorer ni de laisser éteindre sa lignée, ce qui les priverait du culte nécessaire. L'extrême docilité d'esprit que tous ces devoirs impliquent repose en partie sur le fatalisme conscient ou inconscient de l'Orient tout entier, sur les préceptes de Confucius qui prêche le respect filial porté à ses dernières limites et sur le bouddhisme qui fait une vertu du contentement de son sort. Confucius et le Bouddha ont apparemment trouvé dans le Japonais un terrain d'élection, car nulle part on ne voit la soumission à toute autorité visible ou invisible poussée si loin.

Un autre commandement non écrit de la morale japonaise c'est le mépris de la vie, et l'art de mourir est poussé dans ce pays jusqu'à ses plus exquises limites. Il y a tant de choses que l'on doit préférer à sa propre vie, qu'il ne reste à celle-ci qu'une valeur tout à fait relative et précaire ; on est toujours prêt à la quitter, on sait fort exactement quand il convient de mourir et de quelle façon il est digne et élégant de

Digitized by Google

mourir. Et qu'on ne dise pas que ce sont là les mœurs féodales du temps passé : il n'y a pas eu de prisonniers japonais dans la guerre de Mandchourie parce qu'il sied à un fils du Nippon de s'ouvrir le ventre et de se couper la gorge, mais non de tomber vivant dans les mains de ses ennemis. Après avoir combattu jusqu'au bout de ses forces, si le sort se déclare contre lui, il cède de bonne grâce à la destinée en mettant fin à ses jours. Qu'on ne dise pas non plus que c'est un idéal de soldat, le suicide est fréquent dans toutes les classes de la société, les femmes et les jeunes filles en usent comme les hommes, et loin de frapper de réprobation ceux qui renonçent prématurément à la vie, l'opinion publique se prononce fortement en faveur de ceux qui ont donné de bons motifs.

Qu'appelle-t-on un bon motif au Japon ? S'être mis dans une impasse par sa faute, ou avoir été acculé par un ennemi ou par le sort et ne pouvoir se délivrer sans bassesse. Se trouver pris entre une passion et un devoir. Vouloir attirer l'attention de ses supérieurs sur un danger ou sur une faute et acheter au prix de sa vie le droit de leur faire des observations. Pour une femme échapper au déshonneur. Tout cela est réglé, convenu, il y a une étiquette pour tous les cas et cela se passe avec décence. Les Japonais ont

Digitized by Google

le devoir de prendre à cœur la chose publique, ils doivent donner tout ce qui est en eux pour la grandeur de leur pays et le bien de leurs compatriotes, ils savent dès leur jeunesse que l'individu ne compte pour rien : l'unité c'est la famille, le village et le pays.

J'ai trouvé un livre heureusement traduit[1] et pas trop adapté qui donne une idée intéressante de ce dévouement obligatoire des Japonais à leurs concitoyens et à leur pays. Et des Japonais modernes m'ont dit que c'était une des choses les plus typiques que l'on pût trouver, de celles qui émeuvent toujours leurs compatriotes et « leur tirent des larmes ». C'est la vie d'un paysan patriote nommé Sogoro, dont on a fait un dieu, qui a son temple toujours entretenu et fréquenté, et dont je vais relever succinctement les vertus et les malheurs en manière d'illustration de la morale japonaise.

Ce Sogoro, riche paysan, chef de son village, est représenté comme uniquement préoccupé dès son enfance du bien de ses concitoyens : il apaise les querelles, il démêle les affaires embrouillées, il soutient les opprimés, enfin il met au service de tous une intelligence remarquable et un grand courage moral. Marié, père de famille, nous le voyons essayer par

1. G. Brailhwaite : *Life of Sogoro.*

Digitized by Google

tous les moyens en son pouvoir de protéger son village et les villages voisins contre la cupidité des intendants du seigneur absent. Ce seigneur passe son temps à la cour du shogun à Yeddo et s'inquiète peu des exactions de son chargé d'affaires, qu'il préfère ignorer. Le mal étant arrivé, malgré les efforts de Sogoro, au degré où on ne peut plus le supporter, celui-ci décide enfin plusieurs de ses amis à l'accompagner à Yeddo où ils tenteront de faire entendre la vérité à leur seigneur. C'est déjà un certain risque à courir, les seigneurs ayant peu de goût pour les vérités de ce genre. Aussi le maître de Sogoro refuse-t-il obstinément de recevoir la députation et il ne reste plus qu'une ressource désespérée, l'appel personnel au shogun. Cela c'est la mort sans phrases pour celui qui présentera l'appel. Le shogun fera sûrement cesser les exactions, semoncera le coupable, mais le paysan qui se permet de témoigner contre son maître est puni de mort (curieuse législation, soit dit en passant, mais qui a réellement existé au Japon jusqu'à une époque très récente). Sogoro n'hésite pas. Il renvoie ses amis dans leurs villages, car il veut se sacrifier seul. Il retourne une nuit chez lui faire ses adieux à sa femme et à ses enfants, puis revient à Yeddo bien décidé à donner sa vie pour le salut de ses conci-

Digitized by Google

toyens. Un jour de sortie, il présente sur la voie publique sa pétition au shogun qui la reçoit et le fait aussitôt mettre en prison (il y a quelque chose dans la logique japonaise qui ne s'accorde pas bien avec la nôtre). Le seigneur, admonesté de faire son devoir envers ses paysans, supprime immédiatement toutes les surtaxes et vexations qui pesaient sur ses sujets, et se faisant livrer Sogoro, qu'on lui remet sans difficulté, le condamne sans appel à être crucifié, *lui*, *sa femme*, *et ses quatre fils*, *de 13*, *10*, *8 et 4 ans*. Divers amis de ce seigneur vindicatif insistent bien pour faire adoucir la sentence, mais en ce qui concerne la femme et les enfants seulement. Tout le monde s'accorde à reconnaître que Sogoro mérite la mort. Les chefs des 336 villages qu'il a sauvés au prix de sa vie pétitionnent aussi pour obtenir la grâce de la femme et des enfants, mais non point de Sogoro qui évidemment doit souffrir sa peine. Et comme le seigneur est inébranlable dans sa cruauté, l'héroïque Sogoro, son infortunée femme et ses quatre garçons sont exécutés au milieu d'une foule en larmes qui leur jette des fleurs et les adore comme des dieux. Détail effroyable qu'il ne faut pas omettre, les quatre enfants sont décapités un à un (le petit de quatre ans aussi) *sous les yeux de leurs parents* avant que ceux-ci soient tués à coups de lance !

Digitized by Google

Que penser de cette histoire? Assurément la morale japonaise n'est pas la nôtre qui permet l'exécution des innocents et qui reconnaît sans conteste la culpabilité d'un homme qui a fait son devoir. Remarquez que le résultat a été atteint, mais à quel prix! les paysans délivrés, leurs droits reconnus, c'est le jeu normal de la machine que ce sacrifice de l'homme qui a appelé l'attention sur des crimes reconnus exacts. Tous les Japonais sont enflammés d'admiration pour Sogoro et rêvent de l'imiter, ce qui est très beau et d'une moralité très supérieure à la sauvagerie de l'exécution. Comment concilier cette contradiction, la pureté de cette idée de sacrifice de soi avec la rigueur inhumaine de la loi?

Il y a une séquelle à cet Évangile de Saint Sogoro, probablement pour rétablir l'équilibre et venger le sentiment moral outragé. On raconte que Sogoro et sa femme apparaissant continuellement dans la maison du méchant seigneur, la femme de celui-ci en meurt d'effroi (encore une victime innocente) et que lui-même finit par devenir fou. Le livre abonde du reste en détails qui prouvent que la manière de juger des Japonais diffère totalement de la nôtre.

Il y a une certaine histoire de vol au commencement du livre où c'est le volé qui est réprimandé par

Digitized by Google

le juge pour avoir un peu cédé à la colère, tandis que le voleur est félicité d'une conversion d'ailleurs tardive : cela fait rêver.

Le mépris de la vie, la sienne et celle des autres, est donc un trait fondamental de l'éthique japonaise, et c'est peut-être celui qui nous étonne le plus. On n'attache pas tant d'importance à la question des relations entre les sexes, la morale est sur ce chapitre tout à fait souple et accommodante, des puritains diraient relâchée. Il m'a semblé que la question du sexe n'existe pas au Japon. Hommes et femmes s'habillent de même, à la coiffure près, et se désabillent considérablement à l'occasion. Avant l'arrivée des Européens, ils se baignaient nus de compagnie dans la rue, et il n'y a pas besoin d'aller bien loin dans l'intérieur pour voir de ses yeux que cela se fait toujours. Il y a, si l'on ose en parler, de certaines exigences de la nature auxquelles on pourvoit dans nos gares de chemins de fer dans des locaux séparés. Au Japon, il en est théoriquement de même, mais dans la pratique j'ai été témoin d'une indifférence bien complète à une promiscuité surprenante. Les hommes du peuple voilent aussi peu que possible ce qu'il est convenu que l'on doit cacher, et j'ai déjà fait allusion au déshabillé des mamans japonaises

Digitized by Google

vaquant à leurs touchants devoirs. Tout cela ne tire point à conséquence. J'ai vu de mes yeux un tramway public rempli d'élèves d'un Saint-Cyr japonais revenant de la mer vêtus d'une courte camisole de toile à jours et d'un biais de mousseline. Plus des sandales. Les officiers avaient leur képi doré, leur dolman kaki galonné et des chaussettes. Entre, rien que la pure mousseline en petite quantité. Et ce ne sont point des sauvages, il y a des chances pour que ces officiers si court vêtus eussent visité l'Europe et parlassent nos langues.

Le mariage est un moyen d'avoir des enfants, mais ce n'est pas le seul, ce n'est même pas le meilleur. Un homme peut avoir un nombre varié de concubines (c'est le mot dont on se sert crûment au Japon) et les enfants illégitimes valent à peu près les légitimes, c'est l'aînesse qui décide surtout. On divorce pour tout et pour rien. On s'amuse avant le mariage avec des geishas ou des dames de Yoshiwara. On continue marié, il n'y a pas de honte à cela. Les femmes dont c'est le métier d'embellir momentanément la vie des hommes ne sont guère méprisées et se marient comme les autres leur temps fini. La vertu essentielle, absolue d'une femme n'est pas tant la chasteté que la soumission, son premier devoir n'est

Digitized by Google

pas d'être fidèle mais d'obéir de bonne grâce à son père d'abord, à son mari et à ses beaux-parents ensuite. Autrefois même les parents les plus nobles vendaient leurs filles au Yoshiwara pour sauver la famille de la ruine, et la jeune fille passait pour une héroïne de la piété filiale et non pour une créature perdue. Aujourd'hui, il n'y a plus guère que les basses classes qui se livrent à ce trafic.

Du reste c'est un aperçu intéressant de la morale d'un peuple que la façon dont il envisage le terrible problème de la prostitution. Tant s'en faut que les pays qui se nomment eux-mêmes civilisés l'aient résolu à leur honneur. Les Japonais prennent cela fort simplement, ils ne prétendent pas ignorer cette plaie inévitable, ils ne cherchent pas à la cacher, mais ils la réglementent fortement. Dans un pays où il y a des préceptes impératifs pour tout, il y en a et combien pour ce genre de choses. Depuis plusieurs siècles, les courtisanes sont contraintes d'habiter un quartier ou des rues spéciales, elles doivent attendre l'occasion derrière des grilles et sous aucun prétexte ne peuvent courir après les passants. Cela donne aux rues japonaises le soir une apparence de décence que Londres et Paris sont loin de connaître. Ce n'est pas que les Japonais aient honte de ce genre de nécessité : en

Digitized by Google

province, dans les petits endroits, la maison de plaisir est au milieu de la grande place, à côté de la mairie, et tient lieu d'hôtel. Les jeunes filles sont vendues à des entrepreneurs d'une façon tout à fait licite et régulière pour un nombre déterminé d'années par leurs parents. A 25 ans elles sont libres, souvent elles se marient et rentrent dans la vie régulière. Du reste, elles n'en sont jamais sorties à proprement parler, jamais elles n'ont cessé de voir leur famille, elles ne sont pas dégradées, méprisées, abandonnées comme en Occident. L'organisation légale leur assure une certaine mesure de décence et les met à l'abri des terribles aléas de leur métier dans d'autres pays.

En dehors des courtisanes proprement dites, il y a au Japon une corporation de jeunes personnes chargées d'amuser les hommes d'une façon qui peut théoriquement rester innocente. Ce sont les petites danseuses qu'on appelle des geishas. Vendues par leurs familles depuis leur enfance jusqu'à 25 ans aux entrepreneurs, elles reçoivent une éducation assez compliquée qui comprend la musique vocale et instrumentale, la danse, la pantomime, l'art de verser à boire, de rire, de bavarder, d'animer un dîner ou une partie de campagne, de jouer à tous les jeux japonais, de faire des vers, de s'habiller, de se farder ; elles

Digitized by Google

apprennent à n'avoir jamais ni chaud ni froid, à rester debout toute une nuit sans manger et à boire tout le temps sans se griser. Elles commencent très jeunes leur métier de petites danseuses-mimes et espiègles. Ce n'est pas un brevet de vertu d'être geisha, mais ce n'est pas nécessairement métier de courtisane, il y a beaucoup de tentations; on peut y résister. A 25 ans on prend sa retraite, on accompagne et on dresse les petites si on n'a pas trouvé à se marier. Tout ceci montre que les Japonais aiment à s'amuser et n'ont rien d'ascétique dans le tempérament, rien de trop grossier ni de brutal non plus.

La patience est une grande vertu japonaise et si entrée dans les mœurs, qu'en manquer est tout à fait une honte et une humiliation, il n'y a que les étrangers qui se fâchent quand on les contrarie comme les très petits enfants. C'est un grand signe d'infériorité au Nippon de n'être pas maître de soi en toute circonstance, de s'agiter quand on attend, de se plaindre quand on souffre, de regimber quand on vous contrarie, de pleurer en public quand on a du chagrin, de passer devant quelqu'un quand on est pressé. Enfin, trait caractéristique, il n'y a pas de mots pour jurer. Et il ne s'agit pas d'une résignation morose et sourdement révoltée, il faut avoir une patience souriante,

Digitized by Google

une gaieté factice qui masque toutes les émotions. Combien exaspérant ce sourire japonais, selon nous si souvent intempestif ; il faut l'avoir vu là-bas sur la face jaune d'un domestique qu'on gronde ou d'un Japonais instruit à qui on pose une question grave, pour le savoir. Pour eux c'est l'art de ne pas ennuyer les autres de ses ennuis personnels, ou la pratique de la douceur envers celui qui n'est pas doux. Mais c'est bien exaspérant. On considère comme une plus grande honte pour un homme qui a de l'éducation de se mettre en colère que pour un pauvre de voler.

Si les Japonais ignorent la colère, ils ne connaissent pas davantage la paresse : ils travaillent avec un zèle et une persévérance surprenantes. Il n'est pas question de journée de 8 heures là-bas, 15 ne les effraient pas et ils ignorent le dimanche. Jamais les magasins ne ferment, les enfants travaillent comme les grandes personnes, les champs sont méticuleusement soignés, presque tous les transports sont faits à dos d'homme (ou de femme), car il y a peu de bêtes de bât et pas du tout de trait. Tout le monde peine et pour des salaires dérisoires. Cela n'empêche pas de s'amuser dès qu'on en trouve l'occasion, les plus pauvres comme les riches. Tout ce qu'on gagne passe

Digitized by Google

en toilette et en plaisir. Le Japonais n'est pas avare et jusqu'à présent n'était pas envieux parce que les lois somptuaires étaient si précises que chacun savait exactement à quoi il avait droit et ne pouvait aucunement imiter ses supérieurs. Maintenant, il est probable qu'avec nos méthodes et notre prétendue civilisation, nos vices et nos haines de classe s'introduiront au Japon.

En somme, le Japonais est soumis, respectueux, courageux, patriote, patient, travailleur. Passablement immoral, ignorant la pudeur et aimant le plaisir. Il a un défaut plus grave, il n'est pas honnête. C'est un mauvais commerçant sans foi, tatillon, préférant un petit vol à un gros gain légitime, pour peu qu'il faille attendre celui-ci ; il n'a pas le sens des larges entreprises et encore moins celui de la parole donnée. Il est à ce point de vue extraordinairement inférieur au Chinois qui envahit les banques et les comptoirs du Nippon parce qu'il est à la fois intelligent et sûr. Le Japonais compte lentement, comprend lentement et mal les affaires, perd la tête et ne sait pas attendre la fin. Il n'est pas franc non plus, c'est l'être le plus dissimulé qui soit. On ne peut pas dire de lui qu'il soit bon enfant, qu'il ait le cœur sur la main, son enthousiasme a une forme concentrée. Ses vertus

Digitized by Google

sont celles qui exigent l'empire sur soi-même, poussé jusqu'à ses dernières limites, mais n'indiquent pas l'expansion, la générosité, la franchise, encore moins la vivacité. Pourtant on l'appelle le Français de l'Extrême-Orient parce qu'il aime le plaisir, rit de tout, a le sens du ridicule très aiguisé, parce qu'il est poli (oh ironie!), s'habille avec goût, a des femmes délicieuses et qu'il n'est pas dévot.

Digitized by Google

Digitized by Google

V

HISTOIRE

Le présent d'un peuple est en puissance dans son passé ; il est aujourd'hui ce que l'a fait hier et il prépare demain. Rien ne sort de rien, et un peuple ne surgit pas tout d'un coup : il devient. Ce qu'il devient dépend de ce qu'il a été, il faut retourner en arrière pour découvrir les sources, creuser pour atteindre les racines. La façon dont il a réagi dans le passé sous la pression de certaines circonstances montre son étoffe ; ses grands hommes sont sa plus haute expression ; certains changements ou certaines persistances ne peuvent se rencontrer qu'unis à de certains caractères. Dans l'ensemble, l'histoire du Japon présente deux grandes particularités : c'est un pays qui n'a jamais été envahi depuis que la race actuelle l'occupe, et il n'a jamais changé de gouvernement. De plus, sauf deux expéditions en Corée dont une relève de la fable, il n'a jamais fait la guerre à ses voisins (campagne de Chine

Digitized by Google

et de Mandchourie à part; ce n'est pas encore de l'histoire). Il n'a marqué ni par ses conquêtes ni par ses découvertes mais il est resté le maître chez lui, et telle paraît être encore sa politique à l'heure qu'il est. « S'il est sorti de ses limites, ce n'est pas pour les étendre, dit-il, mais pour protéger ses frontières »; s'il a entr'ouvert sa porte, c'est forcé par les circonstances et sans cesser de la tenir ferme pour qu'elle ne soit point enfoncée. Il a voulu montrer sa force pour qu'on le respecte, et la démonstration visait plus ses alliés que ses adversaires. Il fallait dire à l'Europe et à l'Amérique : nous ne sommes pas bons à cueillir et nous sommes de force à garder pour nous les fruits de notre jardin.

Les Japonais ne sont pas d'origine insulaire ; la race actuelle ne ressemble pas aux très rares débris des populations autochtones, ou du moins établies avant eux et qu'ils ont repoussées tout au nord dans l'île de Yézo. Les conquérants paraissent être venus de la Mongolie par la Corée et en deux fois, comme le donne à penser un double caractère ethnologique qui reste très marqué. On trouve aussi deux cycles mythologiques, un se rapportant à Idzumo, l'autre à Kyushu, qui indiquent deux vagues d'invasion successives. Le

Digitized by Google

Kojiki, la première histoire du Japon, qui est surtout une cosmogonie et une mythologie, nous apprend que le petit-fils de la déesse du soleil descendit du ciel sur un pic de Kyushu et partit de là pour conquérir son royaume de Yamato, le vrai nom du pays et de la race. Il amena du ciel avec lui des compagnons qui devinrent les ancêtres des grandes familles féodales et trois objets sacrés donnés par sa divine grand'mère : un sabre, un miroir et un collier de pierres taillées d'une certaine manière. Ces trois précieux et célestes bibelots sont toujours conservés (?) dans le trésor impérial et déposés à côté de l'empereur dans les grandes cérémonies. Ils sont évidemment symboliques : le sabre, c'est le principe mâle, le miroir, le principe femelle, les pierres du collier, l'idée de leur union. Avec le petit-fils de ce petit-fils du soleil commence pour les Japonais l'histoire proprement dite. Ils l'appellent *Jimmu Tenno*, lui attribuent la date de 660 av. J.-C., et en font le chef de la dynastie impériale qui règne encore aujourd'hui. La critique occidentale a le cœur dur : elle relègue Jimmu Tenno dans le royaume des mythes et ne consent à dater l'histoire du Japon que du commencement du ve siècle après J.-C. Elle est sans pitié aussi pour une certaine impératrice *Jingo*, amazone et conquérante qui aurait

Digitized by Google

envahi la Corée et qu'on regrette parce qu'elle avait de la couleur à cette aurore d'histoire. Pendant toute cette première période, divine disent les Japonais, imaginaire soutiennent les gens d'ici, les deux cycles de Kyushu et d'Idzumo se croisent et s'enchevêtrent d'une manière bien troublante, et le merveilleux abonde. Il y a malheureusement des voyageurs chinois antédiluviens qui ont écrit leurs impressions sur ce Japon préhistorique et qui sont d'accord avec la critique occidentale pour détruire les illusions des fils du soleil sur l'antiquité de leur civilisation. Tout commence à notre point de vue en 461 ap. J.-C., première date reconnue historique, et après ce moment tout à fait lentement et sourdement l'influence chinoise commence ses infiltrations et l'arrivée du bouddhisme est le premier grand événement national gros de conséquences au Japon. Ces conséquences ont été signalées au chapitre de la religion.

Il paraît évident que pendant longtemps le gouvernement japonais resta nomade. Les empereurs changeaient fréquemment de capitale, probablement parce qu'ils conquéraient le pays peu à peu, et s'établissaient à mesure dans les provinces nouvellement conquises. Ces empereurs divins, petits-fils du soleil, semblent avoir eu très tôt une tendance toute particulière à la

Digitized by Google

dégénérescence ; autocrates absolus en principe et sans contestation, ils vivaient néanmoins au fond d'un harem, entourés de prêtres, de courtisans et de femmes, ne faisant que passer sur un fantôme de trône et ne gouvernant rien que leur petite cour. C'est là qu'il faut chercher l'explication de ce fait invraisemblable que le Nippon n'a jamais changé de dynastie. Il n'y avait pas lieu de détrôner une famille qui ne faisait rien de mal ni de bien et guère rien plus que des vers ou des cérémonies de thé. Le Japon était gouverné cependant et ses véritables maîtres changèrent à plusieurs reprises, comme il arrive en tout pays. Les grandes familles dont l'organisation rappelle celle des clans d'Écosse ou de la gens romaine, s'emparèrent successivement du pouvoir réel. Les *Fugiwara* l'exercèrent de 670 à 1050 non sans luttes pour se maintenir contre de puissants rivaux. Les *Minamoto* les remplacèrent, et *Yoritomo* leur chef obtint le titre de shogun en 1185. Dès lors et jusqu'en 1857 le Japon fut gouverné par des shoguns résidant à Kamakura d'abord, à Yeddo ensuite, toujours dans une autre capitale que celle du Mikado et aux dépens de ce fantôme d'empereur qu'ils prenaient le plus grand soin de conserver pour la tradition. Mais les shoguns comme les empereurs dégénéraient en trois ou quatre générations et

Digitized by Google

se réduisaient eux-mêmes à des ombres de palais, de sorte qu'on vit entre 1205 et 1333 le Japon gouverné par des régents tandis que des ombres de shoguns régnaient à Kamakura et des ombres d'empereurs à Kyōto. C'est la sombre période du moyen-âge qui aboutit à une anarchie effroyable et à des guerres féodales où le pays pensa s'anéantir. Rien ne manque au moyen-âge japonais pour ressembler au nôtre, pas même le grand schisme, deux empereurs ayant régné à la fois pendant 56 ans soutenus l'un et l'autre par de grands clans rivaux. On se battait, on s'exterminait, le pays ruiné ne produisait plus rien, la pauvreté était au comble, quand un usurpateur à la poigne solide, grand patriote, descendant de prêtres shinto, s'éleva pour rétablir l'ordre en s'emparant du pouvoir (effectif s'entend). *Nobunaga* ne prit pas le titre de shogun mais en exerça l'autorité. Mille difficultés s'élevaient sans cesse. La guerre était entretenue par des moines soldats appartenant à deux puissantes sectes bouddhistes. Nobunaga entama avec eux une lutte sans merci, détruisit par le feu les monastères forteresses, passa tout le monde au fil de l'épée, hommes, femmes et enfants ; ce fut une boucherie hideuse mais efficace. Après lui, son meilleur général, *Hidéyoshi*, acheva de soumettre les barons et les moines et pacifia

Digitized by Google

le pays. Les luttes intérieures finies, embarrassé de sa nombreuse armée, il imagina de se débarrasser de ses soldats en les envoyant en Corée sous prétexte de conquérir la Chine. La Corée brûlée, massacrée, abîmée, le Japon n'y gagna rien et l'armée fut rappelée après la mort de Hidéyoshi. Comme celui-ci sortait du peuple, qu'il s'était élevé par lui-même jusqu'au rang suprême et que c'était un excellent homme de guerre, on l'a appelé le Napoléon du Japon. C'est peut-être exagéré, à moins de ne penser au Japon que sous son aspect mièvre et exigu.

Avec le successeur d'Hidéyoshi nous atteignons le point le plus intéressant de l'histoire du Japon, le Grand Homme japonais, une figure qui n'est plus un sauvage ni un netzké, Quelqu'un, et qui l'eût été partout. Quoiqu'il n'ait jamais quitté le Japon, *Iyeyasu* relève de l'humanité tout entière, c'est un homme complet. Tous les pays, toutes les époques s'honoreraient d'avoir donné naissance à un homme de ce caractère. Soldat, diplomate, législateur, administrateur, fondateur d'une grande dynastie, et d'une politique qui a duré, avec cela un sage et un lettré qui ne s'est démenti ni dans la prospérité ni dans la retraite. C'était un homme de haute naissance, mais qui conquit son pouvoir par les armes, aux dépens du fils enfant de Hidéyoshi, sur

Digitized by Google

les grands vassaux encore une fois soulevés. Une sanglante bataille ferma pour toujours l'ère si longue des guerres féodales japonaises, et Iyéyasu nommé shogun s'appliqua à pacifier, à relever et à réorganiser le pays. Mais les leçons du passé n'étaient pas perdues pour lui et il prit soin de le réorganiser sur des bases qui devaient assurer une longue période de paix et le pouvoir de sa dynastie. Il s'appliqua à équilibrer l'influence des grands clans irréductibles et à affaiblir ceux qui n'étaient pas assez puissants pour résister. Il plaça ses créatures à mesure que les occasions se rencontraient pour avoir du monde à lui dans toutes les parties de l'empire. Il protégea le peuple contre la rapacité des seigneurs pour relever le pays et reconstituer l'agriculture. Il encouragea les arts pour ressusciter la richesse, mais donna en même temps la mode de la simplicité pour que l'argent ne se perdît pas en dépenses inutiles. Modèle des autocrates, il régla minutieusement la condition de tous ses sujets, les dirigea comme un berger mène son troupeau, sans leur laisser l'ombre de liberté, mais en leur traçant un programme qui fit le Japon paisible et prospère, en somme heureux pendant plusieurs siècles. Il organisa un système d'espionnage perfectionné sur lequel reposait l'arbitraire du gouvernement.

Digitized by Google

Informé de tout, il parait à tout alternativement, par la patience, la ruse ou le coup de force, selon l'occasion. Il ne sévissait pas par choix, mais par nécessité, après avoir attendu silencieusement son heure, mais il frappait dur. C'était un maître qui se possédait lui-même et dirigeait les circonstances parce qu'il savait également observer, prévoir et agir. Disciple de Confucius, il avait un grand soin du peuple, des petites gens, et il croyait à l'importance des égards et des convenances dans les relations que les hommes ont entre eux.

Il est intéressant de reproduire ici le jugement de Lafcadio Hearn [1], un des hommes qui ont le plus profondément étudié et aimé le Japon. Voilà comment l'enthousiaste admirateur de toutes choses japonaises décrit l'homme typique, représentatif de ce pays :

« Grand soldat, il était plus qu'un soldat : un homme d'État qui voyait loin et clair, un diplomate incomparable et presque un lettré. Calme, circonspect, maître de son secret, méfiant quoique non sans générosité, sévère mais humain, l'étendue et la versatilité de son esprit permettraient de le comparer sans désavantage à Jules César. »

1. Lafcadio Hearn, *Japan*, p. 303.

Digitized by Google

Je ne retrouve pas beaucoup plus César dans Iyéyasu que Napoléon dans Hidéyoshi, mais je vois dans ces quelques lignes un portrait qui me semble bien tracé de l'idéal japonais. Courage et science militaire, art de dissimuler, d'attendre, mettons de mentir (la diplomatie c'est bien cela, n'est-ce pas ?), empire absolu sur soi-même, cruauté à l'occasion, beaucoup de philosophie appliquée et un grand souci de l'avenir du pays. Pas d'enthousiasme, de pose, de poudre aux yeux, et rien d'inutile, toutes qualités pratiques et pas très élevées. Écoutons-le parler lui-même pour ne pas lui faire tort : voici d'abord des préceptes qu'on lui attribue et qui décorent un kakémono que j'ai acheté dans la cour de l'admirable temple de Nikko, qui suffirait à immortaliser son nom :

« La vie est semblable à un long voyage qu'il faut faire en portant un lourd fardeau. Marche lentement et d'aplomb pour ne pas broncher.

« Persuade-toi bien que les imperfections et les ennuis sont l'apanage naturel de la nature humaine et tu ne connaîtras plus le mécontentement et le désespoir.

« Rappelle-toi les jours d'adversité que tu as traversés quand les désirs ambitieux s'élèveront dans ton cœur.

Digitized by Google

« La patience est la source éternelle de la paix et de la sécurité, regarde la colère comme une ennemie.

« Si tu ne connais encore que la conquête et non la défaite, pauvre de toi ! que de revers t'attendent !

« Occupe-toi de tes défauts et non de ceux des autres.

« Mieux vaut peu que beaucoup. »

(Traduit sur la trad. anglaise du prof. Wadagaki.)

Assurément ce qui domine ici, c'est la modération poussée jusqu'à la résignation et un sentiment très présent de l'instabilité de la fortune. Il y a quelque chose de piquant à se rappeler en les lisant que Iyéyasu fut un homme heureux, parvenu au pouvoir par ses propres efforts et par ses propres talents.

Extraits d'un testament politique réservé à l'édification de ses successeurs :

« L'art de gouverner un pays consiste pour un suzerain à témoigner à ses vassaux la déférence qui convient. Sachez que si vous négligez ceci, vous serez assassinés et l'empire sera perdu. »

C'est net. Autres vues sur la bonne administration ; Iyéyasu croit que quand le peuple est criminel c'est que le gouvernement ne vaut rien :

« L'abondance des condamnations et des exécutions

Digitized by Google

dans l'empire doit être considéré comme une preuve que le pouvoir militaire est dégénéré et sans vertu. » C'est du reste une des idées dominantes de son code de s'en prendre aux grands des fautes des petits, ce qui est à la fois assez juste et très profond, parce que cela permet d'atteindre les grands pour les affaiblir.

Des lois touchant aux choses de la morale sans guère de rigueur et sans illusions vertueuses :

« Des hommes de bien ont dit en vers et en prose que les maisons de débauche pour les femmes galantes et les prostituées sont la plaie qui ronge les villes et les cités. Mais ce sont des maux nécessaires et si on les fermait d'autorité, les hommes sans principes deviendraient comme des écheveaux de fil embrouillés et on ne verrait pas la fin des condamnations et des fustigations journalières. »

A propos de mariage :

« Il ne faut pas vivre seul passé seize ans, l'humanité entière reconnaît le mariage comme la première des lois de la nature. »

Mais il y a des adoucissements et très bien réglés :

« La position d'une femme légitime par rapport aux concubines est celle d'un seigneur vis-à-vis de ses vassaux. L'empereur a douze concubines impériales. Les princes peuvent avoir huit concubines. Les offi-

Digitized by Google

ciers supérieurs ont droit à cinq maîtresses et les samourais à deux servantes. Les hommes des classes nférieures sont simplement mariés [1]. »

Admirez cette savante gradation, non seulement dans le nombre des consolations mais dans les termes qui servent à les énumérer, de la concubine impériale à la servante du samourai ! Tout le Japon est dans cette belle ordonnance et dans ce soin paternel du gouvernement de régler ainsi des questions qui à première vue d'Occidental ne le regardent pas. C'est la hiérarchie, l'art des nuances, l'autocratie, jointes à une sereine indifférence pour la morale abstraite et les commandements de l'église : car les Japonais sont bouddhistes et le Bouddha ne permet aux hommes mariés que leur propre femme et encore avec modération. Iyéyasu a la manche plus large.

Avant d'abandonner ce grand homme à sa studieuse retraite, il faut l'envisager à un point de vue moins folâtre et qui nous touche de plus près. Le Japon a été presque chrétien à l'époque de Hidéyoshi, de Nabunaga et de Iyéyasu ; le christianisme qui en avait commencé brillamment la conquête y a absolument disparu ; de plus, c'est le christianisme qui a été cause

1. Les citations sont extraites de Laf. Hearn, *op. cit.*

Digitized by Google

de l'isolement de deux siècles que s'est imposé le Japon. Cela vaut la peine de chercher à savoir pourquoi.

Introduit par saint François Xavier et de savants jésuites, le catholicisme trouva au Japon comme en Chine un très favorable accueil chez les grands séduits par la valeur personnelle des missionnaires, et chez les petits émerveillés des miracles du saint et d'ailleurs vite familiarisés avec une religion qui avait tant de rapports avec le bouddhisme qu'ils pratiquaient. On vit des daimyos envoyer des ambassades au pape, de jeunes Japonais aller faire leurs études à Rome. Du reste, Nobunaga, qui avait eu tant de peine à réduire les bouddhistes à l'obéissance, favorisait l'établissement du nouveau culte pour contrebalancer l'influence des prêtres de l'ancienne religion. On dit que beaucoup de ses soldats étaient chrétiens. Pourquoi après des débuts si pleins de promesses le christianisme fut-il soudain persécuté, systématiquement étouffé, effacé du pays comme une tache et condamné par Iyéyasu qui savait ordinairement ce qu'il disait, comme une religion « fausse et corrompue », la seule qu'il défendît au peuple de suivre, tandis qu'il se montrait d'une tolérance absolue pour les autres ? On donne bien des raisons différentes, toutes plus ou moins plausibles : on montre le Japon comme la Chine, perdu à l'Église

Digitized by Google

par les rivalités des franciscains et des jésuites, les jalousies des mendiants contre les savants. Cela paraît moins prouvé pour le Japon que pour la Chine. On accuse les jésuites d'avoir voulu trop se mêler du gouvernement et d'avoir fomenté des conspirations contre les shoguns : bien des gens seront tentés de les en croire capables. On a voulu montrer que le christianisme était incompatible avec toutes les idées fondamentales japonaises, principalement le culte des ancêtres et le respect filial. Cependant le succès extrêmement rapide des premières missions et le très grand nombre des conversions dans toutes les classes de la société montre qu'au contraire les doctrines nouvelles devaient exercer un certain attrait sur l'esprit japonais. Il reste une explication : c'est que le bruit aurait couru que les Portugais envoyaient leurs missionnaires en avant-garde pour préparer la conquête du pays. L'usage que tous les gouvernements européens font de leurs missions pour étendre leur influence et se ménager des possibilités de conquête ne laisse pas que de rendre ceci assez plausible. Et il me semble que la crainte de laisser prendre pied chez soi à l'ennemi du dehors est chose bien japonaise, que les raisons d'ordre patriotique sont plus fortes au Nippon que toutes les autres, et que des quasi-souverains de

Digitized by Google

la valeur de Nobunaga et de Iyéyasu étaient plutôt dirigés par des vues politiques et la nécessité de garantir l'intégrité du pays confié à leur direction que par des considérations théologiques. Si Iyéyasu a banni tous les ministres du catholicisme, s'il a ordonné des persécutions raisonnées, prolongées, cruelles, s'il a considéré l'extirpation totale du culte étranger comme une nécessité absolue, c'est qu'il voyait là un péril national, plus peut-être pour l'avenir que dans le présent, et le fait que son continuateur Iémitsu alla jusqu'à fermer entièrement le pays à tous les étrangers sans exception, vient bien corroborer cette interprétation. Ce n'était pas contre une religion étrangère de plus que le Japon, très indifférent en la matière, se barricadait si étroitement, c'était contre la mainmise possible et redoutée de ces terribles nations aventureuses, conquérantes et pillardes de l'Occident. Les difficultés religieuses servirent de prétexte à bannir absolument tous les Portugais et Espagnols, même commerçants, pour ne tolérer que les Hollandais comme intermédiaires, et dans quelles conditions ! De bonne foi, il serait difficile de soutenir que les Portugais ne songèrent jamais à conquérir les pays auxquels ils portaient l'évangile, et que si le Japon était resté ouvert à l'influence occidentale on n'eût jamais essayé de s'en emparer.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, Iyéyasu déclara le christianisme dangereux, ses successeurs achevèrent son œuvre d'extinction, et jusqu'en 1857 le Japon resta isolé du reste du monde, bien lui-même et probablement parfaitement heureux.

Il ne faudrait peut-être pas dire cela aux Japonais modernes, fils de ceux qui ont rouvert le pays aux influences étrangères et qui attendent la grandeur présente et future de leur patrie de l'adoption des coutumes européennes. Le Japon ne s'est d'ailleurs pas rouvert de son plein gré : il n'a cédé qu'à la force. Et peut-être ce revirement complet en apparence de la politique des grands shoguns, est-il en réalité la continuation des mêmes principes par des moyens différents ; la lutte pour l'indépendance, pour le Japon aux Japonais, pour la conservation de l'intégrité nationale. Peut-être, la porte ne pouvant plus rester fermée, fallait-il s'armer jusqu'aux dents pour défendre le seuil sacré du pays des dieux et fallait-il emprunter aux envahisseurs possibles leurs armes mêmes pour les tenir à distance. Si l'on prête au Nippon la volonté passionnée et persistante de se conserver intact, il faut avouer qu'il a bien réussi. Quel autre pays peut se vanter d'avoir conservé sa dynastie impériale depuis ses origines et de n'avoir jamais connu l'enva-

Digitized by Google

hisseur ni le maître étranger ? Combien de temps ces rares prérogatives sont-elles destinées à résister à la culture occidentale dont elles ne sont pas les caractéristiques, l'avenir le montrera.

Digitized by Google

VI

LANGUE

Le Japonais dispose pour s'exprimer quand il se communique, ou pour ruminer quand il pense, d'un idiome particulier dont on ne connaît ni la parenté, ni les origines, emprunté pour une bonne moitié à la Chine, sans avoir l'ombre d'un rapport avec le chinois, voisin par la grammaire du coréen, sans racines communes avec lui. On le classe parmi les langues tartares-mandchoues, ce qui est aussi concluant que de dire que les Japonais ont une origine asiatique mongole, et c'est l'équivalent, en termes savants, de : on ne sait pas.

Ce qui nous intéresse dans la langue japonaise, c'est sa structure, à cause de l'influence de celle-ci sur la pensée; son vocabulaire, dans une certaine mesure, parce que les mots qu'il contient indiquent la direction la plus courante des idées; son maniement, ses complexités, le système invraisemblable d'écriture. Un

Digitized by Google

peuple crée sa langue comme ses dieux, mais il se trouve ensuite conditionné et limité par elle comme par eux. Un Français habitué à penser dans une langue extrêmement claire, précise et peu flexible, ne suit pas sans quelque fatigue les rêveries nuageuses d'un Allemand ; les mots lui manquent très vite pour traduire les nuances insensibles, et le caractère despotique de la langue lui interdit d'en créer de nouveaux. Mais le français n'eût jamais pu se former si net et si alerte dans des cerveaux allemands. Or le Japonais, de par sa langue, pense autrement que nous, et par nous j'entends tous les peuples de langue indo-germanique, tous les Européens et Américains, sauf les Hongrois et les Basques. Il range ses idées d'une tout autre manière, il les construit sur des lignes tellement différentes qu'il est impossible pour lui comme pour nous de rien comprendre à une traduction un peu littérale. Il approche son sujet par d'autres côtés, il ne dit pas : j'ai faim, ni je suis affamé, mais : l'honorable estomac est devenu vide. Laissez de côté l'honorifique qui nous fait rire, mais voyez quelle différence profonde dans la façon de rendre une sensation familière à toute l'humanité. D'abord pas de pronom personnel : à qui est cet estomac (honorable ou non) ? les circonstances ou le contexte sont seuls chargés de nous l'apprendre.

Digitized by Google

Ensuite, c'est l'expression d'un fait naturel, le vide, et non d'une sensation de tiraillement qui reste sous-entendue. Il semble que de même qu'il n'y a pas de pronom, il n'y ait personne pour sentir ; et c'est bien japonais cette personnalité passée sous silence. Par suite de cette même tournure d'esprit, on ne personnifie pas par figure de rhétorique les idées abstraites. On ne dit pas : l'ivrognerie avilit le peuple, mais un peuple qui boit trop est avili. Ni : la chaleur nous accable, mais : on est fatigué à cause de la chaleur. Les Japonais n'éprouvent pas le besoin de donner de sexe à leurs mots ni de parler d'eux-mêmes au masculin ni au féminin, selon le cas. Cela reste indéterminé et mainte petite poésie légère ne peut être attribuée à un monsieur plutôt qu'à une dame, qu'à cause de certaines comparaisons dont l'usage a fait l'apanage d'un sexe plutôt que de l'autre. Si ces indices subtils manquent, on reste dans le doute. Il n'y a pas plus de distinction entre le singulier et le pluriel ; à vous de vous rendre compte — si vous pouvez — d'après le contexte de l'unité ou de la quantité. Si on parle de la lune, évidemment il n'y en a qu'une, mais si c'est d'étoile qu'il s'agit, cela peut être Sirius ou toute la voie lactée. Imaginez-vous combien différente de la nôtre doit être la pensée d'un

Digitized by Google

homme à qui ces notions élémentaires de genre et de nombre appliquées à chaque mot sont totalement étrangères, qui pense *au neutre* en quantités indéterminées et d'une manière impersonnelle ? En revanche qui pense respectueusement, avec des formes honorifiques quand il y a lieu, toujours proportionnées à la qualité du sujet. Si la langue n'est ni imagée, ni quantitative, elle est au plus haut degré qualificative; on ne se sert pas des mêmes mots pour des gens de situations différentes, il y a jusqu'à des nombres différents pour compter les gens et les bêtes, il y avait autrefois une langue des hommes et une langue des femmes, il y a toujours des mots que l'empereur est seul à employer. Essayez de parler sans dire ni vous, ni tu, ni moi, ni eux, de donner un ordre sans exprimer ni à qui vous le donnez, ni si c'est de vous-même ou d'autrui qu'il s'agit, seulement d'être extrêmement poli. De demander quelque chose sans dire avez-vous de, ni donnez-moi, ni je désire, ni je ne veux pas, mais y a-t-il ou cela ne va pas. Éprouvez-vous le besoin de vous plaindre de votre santé, vous ne direz pas : je ne me sens pas bien, mais : état de (qui ?) mauvais. S'il vous faut sortir, ne dites pas : je désire une voiture, mais : voiture nécessaire, n'ajoutez pas : quelque temps qu'il fasse, je sortirai, mais : pluie ou

Digitized by Google

soleil, sortir. Qui sort? Ce peut être moi, un autre, un chat, tout un pensionnat, il n'importe, devinez. Divers indices de ce genre me donnent à penser que les Japonais devinent beaucoup, c'est peut-être pourquoi ils nous paraissent lents à comprendre, à parler, à écrire, à compter, à lire, à tout. Il faut tourner pas mal une phrase dans sa tête pour discerner à quoi elle s'applique et, pour d'autres raisons que j'expliquerai à propos de l'écriture, bien examiner un texte pour être sûr ou à peu près de ce qu'il renferme. Nous avons déjà vu qu'il faut sans cesse deviner le sens d'innombrables symboles. Il faut évidemment beaucoup de sagacité aux Japonais pour comprendre ce qu'ils entendent, ce qu'ils lisent et ce qu'ils voient, cela contribue à leur donner l'air réservé.

Le vocabulaire ne renferme presque pas de mots abstraits, et le peu qu'il en offre est extrêmement vague de sens. Près d'une moitié des mots appartient au chinois et c'est la partie relevée de la langue. Il n'y a pas de termes pour jurer, point d'épithètes malsonnantes, peu d'injures, et hors la lie du peuple on n'oserait s'en servir. Il y a pour certaines choses des noms différents dont on use selon son rang et selon celui de la personne à qui on parle. Et comble du paradoxe, dans cette langue où on ne se sert pas de

Digitized by Google

pronoms personnels, il y avait autrefois un *je* spécial pour toutes les classes de la société, et il reste encore 16 façons de dire *toi*. Tout est à la fois simple et compliqué, simple parce qu'il n'y a pas d'abstractions ni de métaphores, compliqué parce qu'il faut éviter toutes les tournures personnelles et connaître toutes les nuances des formes honorifiques. Certaines choses restent nobles dans toutes les circonstances, comme ce petit thé qu'on vend dans les gares, théière et tasse comprises, pour trois sous, qui s'appelle l'honorable thé, *Ocha*. Une petite paysanne s'appelle *O Tomi San*, l'honorable mademoiselle Fortune, à supposer que San veuille dire mademoiselle ; c'est Tomi qui le donne à penser, car San veut dire également Monsieur, Madame et même bébé. Baby San sert de petit nom à tous les enfants de résidents européens qui ont une bonne japonaise. Il y a beaucoup de mots pour les choses de la Nature, on en parle souvent, et avec détails. Mais la Nature n'est jamais personnifiée, on ne lui prête pas une âme et des sentiments ; on décrit ses aspects et les sensations qu'ils éveillent chez l'observateur.

Il résulte de tout cela que le japonais est une langue à la fois sentencieuse et terre à terre. Sa construction impersonnelle lui donne toujours un air de proverbe

Digitized by Google

ou de leçon morale à la cantonnade. Et l'imagination a les ailes un peu coupées quand elle ne trouve pour s'exprimer ni termes abstraits, ni figures de rhétorique. Elle se rattrape sur les symboles et les suggestions. Les Japonais se servent du chinois comme nous du grec pour former les noms des choses nouvelles, de sorte que l'adoption même de la civilisation occidentale les rend plus étroitement tributaires de la Chine, au point de vue linguistique tout au moins.

Enfin ce n'est pas tout de parler, il faut écrire, et les complications signalées jusqu'ici ne sont que jeux d'enfants au prix de celles qui hérissent la langue littéraire. On n'écrit pas comme on parle ; autre grammaire, autre vocabulaire, c'est une langue à part, qui a été fixée entre le VIIIe et le IXe siècle. Cette langue littéraire sert à écrire les livres, les vers, les journaux, même les avis et les annonces, mais non les lettres ; il y a pour celles-ci une langue épistolaire qui est à peu près l'ancienne langue des femmes. Tout Japonais bien élevé doit savoir employer correctement les trois langues parlée, littéraire et épistolaire, et les femmes conservent certaines nuances particulières.

Les Occidentaux habitués à un alphabet de 26

Digitized by Google

lettres qui est commun à presque toutes les langues dont ils ont l'occasion d'user, ne peuvent se faire aucune idée de ce qu'un petit Japonais doit apprendre à l'école pour savoir lire et écrire, et tous les Japonais ou peu s'en faut possèdent ce talent. Talent n'est pas de trop : il faut une espèce de génie divinatoire et une mémoire surprenante pour déchiffrer un texte japonais ordinaire ; une sûreté de main et de coup d'œil merveilleuse pour le copier. Un homme qui peut lire sans hésiter n'importe quel texte japonais est un lettré, et celui qui écrit bien est un artiste estimé à l'égal des plus grands peintres. Chez nous, un garçon pourvu d'une simple éducation primaire peut lire tout haut correctement et d'une manière compréhensible une page de haute philosophie sans en comprendre lui-même un mot, mais un Japonais ne le peut pas. Il faut qu'il comprenne le contexte pour savoir quel son donner à un caractère qui en a souvent jusqu'à trois, et, autre terrible complication, pour savoir si ce caractère représente dans la phrase une idée ou un son. Le même signe peut vouloir dire un homme ou équivaloir dans un mot à la syllabe *jin*, ou à la syllabe *hito*, il faut savoir discerner cela, j'allais dire au premier coup d'œil, mais il m'a semblé dans la pratique que ce n'était qu'au second. Le Japonais prend le temps de

Digitized by Google

lire en prononçant tout bas avant de se risquer à donner un sens à une phrase qui ne lui est pas absolument familière, comme il dessine au fond de son encrier un caractère inattendu avant de le tracer sur le papier. Toujours la réflexion, la combinaison et un peu de divination.

Tout le monde sait que les caractères chinois représentent non une lettre ni une syllabe, mais un mot, ou mieux une idée. Un objet ne se désigne pas par un assemblage de lettres formant un son, mais par un signe propre, qui peut se prononcer comme on veut, selon l'usage du pays où on l'emploie. Ainsi les Chinois du Nord et les Chinois du Sud ne se comprennent pas plus quand ils parlent que par exemples les Italiens et les Anglais. Mais ils comprennent avec une égale facilité n'importe quel texte écrit, tandis qu'un Anglais ne lit pas plus l'italien qu'il ne l'entend. Les Chinois ne parlent en aucune façon la même langue, mais ils peuvent toujours communiquer par écrit. 人 ceci est un homme pour tout le monde (voyez ses jambes qui marchent), qu'on le prononce *jin*, *hito*, *homme*, *vir*, *man*, ou tout ce que vous voudrez. A l'origine on le dessinait tout entier et c'était un hiéroglyphe, il n'a plus que ses jambes et c'est un signe conventionnel comparable à nos chiffres ou à notre notation

Digitized by Google

musicale dont la valeur est connue également de peuples de langues différentes qui les prononcent chacun à leur manière. Il est facile de deviner qu'il y a une énorme quantité de caractères chinois — on dit 40.000 — et que c'est un rude effort de mémoire de les retenir. Les Japonais s'en servent dans une proportion considérable. Tout ce que l'on voit écrit dans les rues : enseignes, réclames, avis, noms des gens, prix des choses, est en magnifiques caractères chinois. Les livres canoniques ou très relevés sont aussi en caractères chinois, mais avec quelques annotations à l'usage des Japonais. Les journaux, les livres communs, les lettres, d'une façon générale tous les documents, présentent l'aspect le plus varié et le plus effarouchant pour le non initié. Dans la même ligne on trouve des caractères (avec leur sens idéographique ou leur valeur nominale, ceci à déterminer d'après le contexte), des signes syllabiques particuliers au Japon qu'on appelle des *kana* (il y en a 55) et des espèces de vermicelles appartenant à un autre alphabet syllabique appelé *hiragana*. Le tout pêle-mêle, à débrouiller au vol. Il y a d'ailleurs deux façons de tracer les caractères, en plein ou à main courante, sans compter leur forme hiératique qui se voit souvent, et une grande variété d'hiragana. Vous étonnez-vous encore que le Japonais prenne son temps pour lire

Digitized by Google

son journal? Il faut connaître au moins deux mille caractères, plus les deux alphabets avec leur variantes : tous les Japonais apprennent cela, et ceux qui ont une éducation supérieure possèdent de 10.000 à 20.000 caractères chinois... plus toute notre culture occidentale. Peut-être commence-t-on à s'expliquer un peu de lenteur dans l'expression.

Il n'y a pas de souci d'orthographe proprement dit en japonais, quoiqu'il faille quelques instants de réflexion pour se remémorer les nombreux traits de certains caractères ; puis beaucoup d'entre eux ont le même son, il faut savoir lequel employer selon les circonstances. Certains caractères ne pourraient entrer dans les noms nobles, d'autres sont trop nobles pour servir à la canaille. Les kana et le hiragana sont syllabiques et permettent les fautes d'orthographe, mais cela n'a aucune importance, ce n'est pas un critérium d'éducation ; on peut en laisser dans une lettre sans se déshonorer, et les édits impériaux même n'en manquent pas.

Si l'écriture japonaise est un peu baroque avec ses trois systèmes mêlés elle est parfaitement belle et c'est un art. Un petit enfant qui apprend dès six ans à tracer les coups de pinceau hardis et purs des caractères et des kana qui sont des fragments de caractères,

Digitized by Google

à main levée et sans se reprendre, et qui sait combiner harmonieusement les nombreuses parties d'un caractère est déjà un dessinateur. Pour mettre bien d'aplomb ses rangées de signes, il faut du coup d'œil et du sang-froid (rappelez-vous que chez nous, les gens nerveux écrivent de travers), pour les faire tous de même taille et de même volume, variant les dispositions des parties pour former des masses homogènes il faut le sens de la forme et des proportions. Il ne faudrait pas condamner ce système d'écriture comme encombrant et souhaiter que les Japonais adoptassent nos affreuses pattes de mouches, tout l'art du Japon, c'est-à-dire ce qu'il a produit de meilleur et de plus à lui repose sur cette étude traditionnelle des caractères chinois. Tout Japonais sait dessiner, pour peu qu'il sache écrire, et on ne fait aucune différence de mérite entre un peintre et un grand calligraphe. On orne sa maison au moins autant de beaux autographes que de sujets de genre ; on met indifféremment au fond de l'autel domestique les caractères qui forment le nom d'Amida ou son image ; un kakémono écrit par un maître coûte aussi cher qu'un dessin, et c'est bien un dessin aussi d'une grande valeur décorative.

La langue japonaise est douce et plaisante à entendre,

Digitized by Google

elle se prononce sans accent comme le français, elle a beaucoup de voyelles et point de sons durs, gutturaux ni aspirés. On ne la crie point, il semble toujours qu'on la parle à mi-voix, et dès qu'il s'agit de lire on la chante. Si le peuple prie haut à l'église, les voix se placent d'elles-mêmes à des intervalles harmonieux, montent et descendent d'une façon caressante à l'oreille. La psalmodie des prêtres bouddhistes n'est peut-être pas si plaisante parce que nasillée et traînante. A entendre parler les Japonais, on les croirait musiciens : quelle erreur !

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

ART

Ce que les gens « qui passent dans la rue » — pour emprunter aux Anglais leur façon typique de désigner M. et Mme tout le monde — savent du Japon, c'est que c'est un pays d'art où il y a de petites femmes amusantes. Je crois que les Japonais sont très choqués par le second membre de la phrase, mais il n'y a rien de plus vrai que le premier. Les « gens qui passent dans la rue » sont bien renseignés, le Japon est un pays d'art et c'est sur l'art du Japon qu'on a le plus écrit, en France surtout. Il est facile de se documenter sur l'art japonais, il ne manque pas de livres abondamment et délicieusement illustrés. Les vrais connaisseurs prétendent maintenant que les renseignements brillent plutôt par la quantité que par l'exactitude, et que l'histoire de l'art au Japon et les appréciations occidentales ont besoin d'être refondues et profondément modifiées. Ceci n'est pas mon

Digitized by Google

affaire. Je n'ai à envisager l'art japonais qu'au point de vue japonais, à inférer les besoins de la nature de la production et à inférer le caractère des amateurs de la nature de leurs besoins. Ce qui paraît tout à fait évident, c'est que le Japonais ne peut se passer de beauté : tout ce qu'il touche, tout ce qui l'entoure, le revêt, lui sert d'outil, d'abri, de distraction, même de jouet, est ravissant, soigné, fini, délicatement approprié à son but et sobrement orné. Cela prouve d'une part qu'il a l'œil observateur et le goût fin avec une nature sensuelle, d'autre part qu'il est doué du sens des proporportions : un parfait artiste, moins l'idéal. L'art est partout, et rien n'est laid, rien n'est abandonné, repoussant, mal gracieux, disproportionné ni banal. Il ne faut pas chercher au Japon cette distinction entre l'art et la vie réelle que nous faisons ici avec une conviction si amusante que cela doit être ainsi. Là-bas, c'est la vie réelle qui doit être jolie, non l'existence artificielle de quelques riches originaux. La petite cabane d'un pauvre bonhomme au bord d'une route est bâtie dans sa simplicité sur les mêmes règles et d'après le même canon de proportions que la demeure d'un riche. La petite coupe minuscule où il boit son thé est d'une forme aussi pure et d'une décoration aussi simple et ingénieuse,

Digitized by Google

l'anse de sa bouilloire de fer aussi noble et élégante, ses quatre petites plantes taillées aussi symboliquement. L'homme du commun ne prend point de plaisir à la hideur voyante, pas plus qu'aux bruits discordants. Ses seus artistiques sont assez éveillés pour goûter la simplicité et l'harmonie des teintes douces. Il ne bariole pas sa maisonnette de couleurs crues, il aime la patine naturelle du bois exposé aux intempéries. Il ne fait pas ses délices quand il va à la foire d'horribles choses criardes, mais il achète pour deux liards des petites inutilités adorables de fantaisie et d'ingéniosité. Les bébés japonais s'amusent avec des bêtises exquises ; vraiment en dehors des horreurs que nous importons ou qui suivent l'envahissement de notre influence, il n'y a rien au Japon qui ne soit artistique et heureusement venu.

Ce peuple artiste dans l'âme, qui connaît et aime le beau, ne paraît pas avoir le goût du sublime, du grandiose, ni des fortes émotions. Je n'ai rien vu au Japon de majestueux comme un temple grec, de hardi comme un clocher gothique, encore moins de colossal comme un temple égyptien ou hindou. On s'incline devant certains legs de peuples anciens en disant : ces hommes étaient des géants. Au Japon, on voit de suite que la race est petite. C'est peut-

Digitized by Google

être parce qu'elle a un sens si exquis des proportions que ce qu'elle produit est toujours sur une petite échelle. Au figuré, la grandeur manque un peu aussi : les sujets des peintures ne sont guère imposants. Les Japonais empruntent leurs motifs de décoration à la nature tout unie : ils tirent un parti merveilleux d'une branche d'arbre en fleur, d'une oie sauvage, d'un chat endormi. Mais ce ne sont en somme que des branches ou des bêtes familières. Cela va jusqu'au grand tigre sur fond d'or, mais ces tigres sont un peu bien apocalyptiques et seulement des tigres. La violence, la fureur, la puissance souveraine de la force, les passions fougueuses sont rarement représentées. En revanche la sérénité profonde et simple de certains bouddhas touche à la plus sublime perfection, tellement profonde qu'elle montre l'infini entr'ouvert et tellement simple qu'en face d'elle on ne s'explique plus les complications de l'existence ordinaire. Ceci n'est pas une invention japonaise, mais les Japonais l'ont poussée à son période dans le sens de la simplification. Comparez un bouddha gréco-hindou — qui du reste a servi de prototype au bouddha japonais — il est plus beau, dans les très bons morceaux c'est peut-être l'idéal même de la beauté au repos. Mais si le boudda néo-grec l'em-

Digitized by Google

porte en beauté, le bouddhâ japonais l'emporte en détachement : ce n'est plus qu'une âme perdue dans un nirvâna sans rêves : rien ne reste d'ici-bas que la douceur de l'accueil. Il faut que je fasse mes excuses aux Japonais de les avoir accusés de voir petit : ils ont créé au contraire des bouddhas gigantesque, dont un au moins, celui de Kamakura, est absolument beau.

Les sujets qui ne sont pas empruntés à la religion bouddhique ou à la nature, mais à l'humanité, nous la montrent sous des formes pittoresques, amusantes, finement étudiées, rendues avec une fidélité scrupuleuse et des procédés étonnants de simplification. Ce ne sont guère des études d'expression — sauf les masques — plutôt de mouvement, d'attitude, de silhouettes ou de groupements décoratifs. La physionomie d'un personnage ressort de son mouvement plus que de son visage ; je crois qu'il en de même des gens vivants. Enfin l'art est toujours appliqué, tout est conçu en vue de son emploi, motivé ; on ne fait pas de tableaux sans savoir où les placer, ni de statues imprévues qui ne se logent nulle part.

Comme en tous pays, l'art a commencé par être religieux ; ce sont les nécessités du culte qui ont fait les premiers artistes, tous moines et tous chinois,

Digitized by Google

car l'art japonais dans toutes ses branches est venu de Chine à la suite du bouddhisme. L'architecture, si tant est qu'il y en ait une, la peinture, la sculpture, la céramique, les émaux, les laques, les broderies d'origine chinoise se sont naturalisées japonaises, et tellement que la peinture, l'émail cloisonné et la laque tout au moins ont atteint au Nippon un degré très supérieur de perfection.

I

L'architecture n'est pas ce qui brille le plus dans les îles du soleil levant, si on repense aux merveilles variées éparses dans le reste du monde. Du bois, des toits qui relèvent dans les coins comme des yeux bridés, cela n'écrase point par la masse ni ne saisit par la pureté des lignes. Si une pagode monte un peu haut, c'est par petits étages essoufflés et grimaçants; une pensée forte, unique et hardie ne l'a point lancée vers le ciel comme une supplication ou un défi. D'autre part point de large vaisseau, point de voûte audacieuse : de beaux madriers horizontaux sur de beaux madriers verticaux. Des motifs sculptés, très habilement fouillés et judicieusement distribués retiennent l'intérêt sans inspirer ce respect de la diffi-

Digitized by Google

culté vaincue que l'on ressent devant la pierre travaillée en Égypte ou aux Indes. L'inoubliable splendeur des temples de Nikko tient entièrement à leur situation dans des bois tellement uniques et imposants que l'on ne peut croire ensuite qu'un souvenir si grandiose se rapporte au Japon. Les temples shinto sont de simples amplifications de la hutte préhistorique japonaise ; les temples bouddhistes des importations chinoises avec de vagues ressouvenirs de l'Inde. Les palais sont des agrégations de huttes ; les maisons, des maisonnettes de poupées. Seulement tout y est ingénieux, délicatement ajusté, proportionné et en somme commodément ordonné si l'on envisage les besoins très simples et l'extrême pauvreté des Japonais. J'ai dit que le peuple ne bariole point sa demeure : il n'en est pas de même des temples bouddhistes. Là le goût chinois veut d'éclatantes couleurs, des verts, des rouges, des ors, et l'ornementation atteint parfois une richesse qui frise la surcharge et la confusion. La porte joue un grand rôle comme toujours en Orient et elle est détachée de l'édifice principal qu'elle annonce plutôt qu'elle ne le clôt. Cela va des arcs de triomphe les plus fouillés, enjolivés — toujours en bois — et contournés au simple et délicieux *Torii* qui signale, par-

Digitized by Google

fois réduit à l'état rudimentaire, le séjour rustique des dieux shinto. On dit le Torii originaire de l'Inde; sous sa forme actuelle, c'est le plus japonais des souvenirs de l'étranger qui passe.

II

On a trop et trop bien écrit sur l'art pictorial au Japon, les estampes et les kakémonos sont trop familiers dans nos pays pour que je veuille entrer profondément dans ce sujet. Je me bornerai à quelques réflexions sur l'idée que les tableaux japonais peuvent donner du caractère de ceux qui les peignent et de ceux qui les achètent. D'abord, les tableaux détachés sont toujours en forme de rouleaux de dimensions habituellement restreintes quand ils se déroulent de haut en bas, souvent énormément longs quand ils se déroulent horizontalement comme des frises, mais ce sont alors plutôt des livres illustrés avec ou sans texte. Le tableau est à peu près invariablement symbolique, à moins que ce ne soit un portrait ou une scène de mœurs. Je crois qu'il faut considérer comme symboliques ces étranges paysages dans le goût chinois où les Japonais voient comme dans leurs jardins des choses qui nous échappent. Les couleurs sont douces

Digitized by Google

et profondes — quand il y en a — le sujet minutieusement observé mais sobrement rendu : il est difficile d'exprimer à quel point ces deux contraires — minutie d'étude et largeur d'exécution — se marient dans les compositions japonaises. Il n'y a jamais d'à peu près, et jamais que l'indispensable, on ne sait comment concilier cela. Certains très anciens portraits de saints bouddhistes ont un moelleux de ton, une profondeur de suggestion, qui font penser aux Primitifs. Et il y a un certain moine artiste qui aimait représenter le paradis, qui l'a vu si exactement comme Fra Angelico, que l'on serait tenté de le prendre pour une réincarnation du célèbre moine de Fiésole, s'il n'avait vécu par un curieux caprice de la nature juste à la même époque que lui. Même naïveté, même onction, même charme, même anges musiciens, même agencement de la composition, c'est à n'y pas croire. Le moine japonais a vu des bouddhas à la place du Christ et de la Vierge Marie, mais la cour céleste qui les entoure est toute semblable et passe le temps en danse et en concerts avec une pareille innocence d'expression.

Quand la peinture n'est pas édifiante ou historique, elle est décorative et elle atteint un haut degré de perfection. Le sens exquis que les Japonais ont de

Digitized by Google

l'harmonie et des proportions, la largeur de leur exécution en font des décorateurs de premier ordre. La disposition de leurs intérieurs se prête de plus tout particulièrement à la décoration picturale. En effet les murs sont toujours en papier, à cloisons fixes ou mobiles; ces cloisons divisées en panneaux appellent d'elles-mêmes l'ornementation. Et c'est une des sensations artistiques les plus délicates du globe-trotter à la recherche de ce qu'il y a de beau au monde, que la visite des anciens appartements impériaux ou princiers dans les palais ou dans les temples de Kyoto. Dans la pénombre mystérieuse qu'entretiennent au Japon les carreaux en papier donnant sur des vérandahs fermées — et aussi le ciel bas d'un climat perpétuellement pluvieux — l'œil s'émerveille des fonds d'or atténués des fusuma et suit avec surprise les longues branches de pin qui se développent autour d'une pièce. Des oiseaux qu'on pourrait croire vivants reposent ou se jouent dans la verdure, des fleurs qu'on cueillerait s'épanouissent en moissons. Tout est à sa place, du ton qu'il faut, de la grandeur qui convient. La pièce bien que séparée en panneaux semble une parfaite unité, c'est un panorama complet. Parfois des sujets traités avec tout le convenu chinois introduisent des centaines de

Digitized by Google

personnages, parfois de simples moineaux volent sur des bambous. Tout est exquis. Une grosse poule gratte de l'ergot sur un soubassement de porte, un chat endormi le nez sur ses pattes lui fait pendant et ce sont de vraies bêtes vivantes, si vivantes que les Japonais ont toutes sortes de petites légendes gracieuses à leur endroit, les oiseaux se sont envolés un jour, le chat se retourne pour vous suivre de l'œil, on entend la poule glousser, que sais-je. Tout cela raconté dans une langue inconnue, à l'aide de quelques vagues mots d'anglais et de force gestes par de vieux petits prêtres généralement édentés, toujours souriants et saluants, accompagne délicieusement les beaux tableaux sur fond d'or et les plafonds fantastiques. Le Japonais n'imagine pas de se renverser sur la tête des chevaux les quatre fers en l'air poursuivis par un Phaéton éperdu, ni des architectures croulantes ; au plafond il ne place que des oiseaux fortement stylisés, des rosaces, des entrecroisements traités dans des tons et avec des procédés tout différents des panneaux, sur des fonds sombres qui font ressortir les peintures des murs. Aucun meuble n'interrompt la vue de ces panneaux, on s'asseoit par terre et la perspective est préparée pour cela. Un peintre japonais exulte quand il a placé le

Digitized by Google

plus merveilleux effort de son pinceau si bas qu'il faut s'agenouiller et se prosterner sur les mains pour l'admirer. L'art décoratif est selon les cas noble ou gracieux, jamais compliqué ni disproportionné; le Japonais ne cherche pas à mettre dans son cadre généralement restreint plus qu'il ne peut contenir, mais il réussit quand il le veut à donner la sensation de la vraie grandeur dans un espace très limité.

Je ne dirai que quelques mots des estampes en couleurs admirées et collectionnées également par les Japonais et les Européens; elles ont été si étudiées et par des noms si respectés, qu'il sied de se taire humblement. Est-il permis dans la patrie des Goncourt de remarquer en passant que Hokusai — qui ne s'appelait pas ainsi — est plus que discuté au Nippon ? Qu'on l'y considère comme entaché de vulgarité et comme ayant travaillé pour le goût grossier de la canaille? Les Japonais ne se sont mis à acheter ce genre d'imagerie populaire que depuis qu'ils ont vu les Occidentaux se ruer dessus. Ils préfèrent des écoles plus classiques, plus sobres, et continuent à les payer très cher. Si cher, m'ont affirmé des gens très renseignés, qu'il est presque impossible à présent pour un étranger de se procurer des peintures ou des estampes de tout premier ordre. D'ailleurs le

Digitized by Google

gouvernement n'approuve pas la sortie des chefs-d'œuvre et encourage de toutes manières leur rachat à l'étranger.

Le Japonais illustre un livre comme il décore une pièce, en maître; il jette sur un éventail une suggestive esquisse commentée d'une petite poésie, il croque sur un écran d'auberge des symboles classiques pour lui qui nous semblent des études d'histoire naturelle. Toute surface où il peut promener son hardi coup de pinceau s'anime et retient l'œil charmé. Exquise et bien caractéristique la légende de ce peintre qui ne pouvait achever sa tâche parce que les personnages qu'il peignait se levaient et s'enfuyaient sitôt achevés... ils étaient vivants!

III

La sculpture est venue au Japon avec les missionnaires coréens qui apportèrent leurs bouddhas et se mirent en devoir d'en tailler d'autres dans les bois de leur nouveau pays. On commença par sculpter le bois et à vrai dire on en resta là. Le Japon n'est pas un pays où l'on fasse une orgie de pierre empilée ni repercée. On rencontre au bord des chemins des bouddhas de granit que l'humidité du climat a revê-

Digitized by Google

tus de mousses discrètes ; ils sont charmants, doucement souriants et résignés, suggérant à la fois la patience et l'espérance. A quelques endroits solennels, un bouddha colossal en bronze s'élève comme une cathédrale. Mais toujours l'artiste a usé de procédés simples, de lignes pures et d'un mépris complet du détail inutile pour rendre jusqu'à l'infini. La sculpture japonaise quand elle s'applique aux figures est le comble de la simplicité et c'est l'art où les très petits citoyens du Nippon atteignent au sublime et osent s'attaquer au gigantesque. Les statues de leurs fondateurs de sectes sont merveilleuses tout simplement, en bois, souvent coloriées, des chefs-d'œuvre d'observation pénétrante et d'une incomparable maîtrise d'exécution. Naturellement la sculpture, qu'elle s'exerce sur le bois ou la pierre, qu'elle fonde le bronze en statues, en vases ou en cloches, est également le fruit de l'enseignement des premiers moines bouddhistes et c'étaient apparemment de grands artistes que ces missionnaires coréens, car plus une image taillée est ancienne, plus elle est belle. Les bronzes sont parfaits dès l'origine : le grand bouddha de Kamakura remonte au XIIIe siècle, celui de Nara au VIIIe, et ce sont des œuvres aussi accomplies que gigantesques. Quand les moines bouddhistes modelaient leurs

Digitized by Google

bouddhas, fondaient des vases, des chandeliers, des brûle-parfums pour leurs autels, des cloches énormes pour annoncer l'heure de la prière, des lanternes pour brûler la nuit autour des temples, ils continuaient l'art chinois modifié par les traditions indiennes et grecques. Les tailleurs de bois qui ciselèrent les ornements innombrables des monuments religieux ou civils, furent peut-être plus japonais. Portes, frises, panneaux pleins ou ajourés, écrans, têtes de madriers, frontons, colonnettes, tout fut découpé, fouillé, ciselé et repercé. Des couleurs tantôt éclatantes, tantôt délicates, toujours heureusement mariées, parfois la belle patine du bois laissé à lui-même donnent un charme singulier aux fantaisies du ciseau japonais. L'artiste emprunte ses sujets quand il y a des personnages aux légendes bouddhiques, au ciel et à l'enfer. Mais il semble avoir une prédilection pour des études pleines de vérité et de délicatesse de plantes et de bêtes familières : les plus célèbres morceaux représentent des oiseaux, des singes et un simple chat, des pivoines, des glycines, toute une flore maniée avec une sûreté extraordinaire du sens décoratif. On peut louer le Japonais de son habileté à fouiller le bois, il ne faut pas oublier que ce n'est que du bois et que l'apparente variété de ses

Digitized by Google

décorations tourne dans un cercle assez restreint. Il ne demande pas à l'imagination pure les rêves délirants des sculpteurs hindous, il ne se brise jamais contre l'impossible, mais il n'a pas l'honneur de l'avoir tenté. Tout ce que peut l'observation patiente et fine, la hardiesse et la simplicité du coup de ciseau, le sens exact de l'harmonie et de la mesure, le Japonais le montre et nous restons sous le charme ; ce qui dépend de qualités plus ardentes, ce qui demande de l'audace dans l'idée, de l'élan quitte à se meurtrir, le dévergondage de la fantaisie, le besoin de chercher du nouveau au risque d'offenser le goût, manque à cet art qui peut toucher parfois à la profondeur, jamais au grandiose, qui plaît et retient mais n'étonne ni ne trouble.

IV

Dans ces conditions, il est facile de s'imaginer que le Japon a surtout excellé à pousser les petites choses au plus haut degré de perfection. On peut reprocher à un temple de n'être qu'une grande cabane, à un tableau de n'être qu'un kakémono, à une porte merveilleusement travaillée de n'être qu'en bois, il n'y a rien à reprendre à un ivoire japonais. L'artiste qui le

Digitized by Google

caresse avec amour, l'amateur qui le passe à sa ceinture ont justement toutes les qualités voulues pour que le netzké soit un petit chef-d'œuvre. Minutie, exactitude, fantaisie légère et gracieuse, proportions exiguës, patience et sûreté de main d'une part ; goût délicat, sens très fin de l'art, appréciation spirituelle des intentions de l'ouvrier de l'autre. Voilà pourquoi l'ivoire japonais est sans rival dans le monde, quand il n'est pas moderne s'entend. Car aujourd'hui que l'artiste japonais travaille pour le goût des barbares, il produit des horreurs presque comme un Dieppois, à moins qu'il ne reproduise ses anciens modèles, car ce n'est pas la sûreté et l'habileté de mains qui sont perdues et il reste difficile quelquefois de distinguer l'original de la copie. Mais c'est la pureté du goût, le sens de la mesure qui vont s'amoindrissant parce qu'ils dépendaient peut-être encore plus du connaisseur qui achetait le bibelot que de l'artisan qui le créait. Faites la comparaison entre l'ancien Japonais féodal, grand seigneur, réservé, cérémonieux, méticuleux, connaisseur raffiné d'autrefois, et l'Américain — sans épithètes — d'aujourd'hui, vous comprendrez tout de suite que l'ivoire qu'on ciselait pour l'un n'est pas l'ivoire qu'on fabriquera pour l'autre. Ce n'est pas que l'Américain ne recherche pas

Digitized by Google

les choses anciennes, mais c'est qu'il ne voit pas de ses yeux si elles sont belles, c'est le prix qui le renseigne... pauvre Américain! Et pauvre Japon! Son goût se fausse si bien au contact des touristes et plus encore des agents d'exportation, qu'il en vient à dédaigner le voyageur éclairé qui recherche les simples décorations japonaises, celles qu'il ne fait plus que pour ses compatriotes. Que restera-t-il de l'art japonais dans quelques années quand les écoles d'art où on enseigne aux jeunes gens à dessiner comme en Europe des sujets européens auront eu le temps de faire leurs preuves? Quand le sens de la couleur se perdra peu à peu en voyant de plus en plus d'étrangers en vêtements à carreaux? Quand la grâce verdoyante et douce du paysage aura achevé d'être gâtée par les cheminées d'usines et les pancartes-réclames le long des lignes de chemins de fer? Quand de lourdes bâtisses de style (?) moderne écraseront de plus en plus de masses disgracieuses les maisonnettes de poupées dont l'agglomération forme les villes japonaises?

Quand le Japon était fermé à toutes les horreurs occidentales et bien japonais, tout ce dont on se servait, fût-ce le plus humble des objets nécessaire au moindre paysan, était d'une forme exquise, sobre-

Digitized by Google

ment décoré, d'une couleur parfaite. Si le Japon continue à importer des objets manufacturés aux États-Unis ou en Allemagne, et à se croire obligé de les imiter *en gros*, croyez-vous qu'il restera quelque chose aux petits-fils de la génération d'aujourd'hui de la valeur artistique de leurs ancêtres et qu'on continuera à appeler le Japon un pays d'art?

V

La Chine a inventé l'émail cloisonné, on serait tenté de dire au profit du Japonais, tant celui-ci excelle dans cet art patient et délicat, tant il l'a poussé loin, tant il a dépassé son initiateur et ses premiers modèles. Passer des mois sur une toute petite chose, y donner des soins infinis, produire quelque chose d'à la fois sobre et merveilleusement compliqué, voilà la joie d'une âme d'artiste japonais. Il emploie ses enfants dès le plus bas âge à préparer les objets communs, les fait jouer avec des petits godets de couleurs et des petits pinceaux avant presque qu'ils sachent marcher. Le dernier bébé ne met encore que les points rouges faciles à reconnaître, la sœurette un peu plus grande vérifie l'ouvrage et ajoute le bleu et le vert. L'aîné bouche

Digitized by Google

les trous, papa cuit et finit de poncer après que les enfants ont dégrossi. Le dessin si varié d'apparence est en somme immuable, chaque artiste ayant une spécialité et des limites dont il s'écarte peu. Il n'y a que les grosses maisons qui travaillent pour l'exportation qui emploient un certain nombre d'ouvriers. On cloisonne en famille, de père en fils, avec peut-être un ou deux élèves quand la famille a une grande réputation d'habileté ou quand elle est peu nombreuse. On a des secrets de fabrication, en tous cas un tour de main acquis, héréditaire, et des décors favoris qui arrivent à un haut degré de fini et d'aisance parce qu'on les a en quelque sorte dans le sang et au bout des doigts en naissant. Descendants légitimes ou élèves adoptés, tout le monde signe du nom de l'ancêtre premier, reproduit son œuvre et s'identifie avec lui. Ceci est aussi vrai des peintres que des cloisonneurs; l'individu ne compte pas au Japon, il se fond dans l'école comme dans la famille et s'honore autant, sinon plus, de reproduire que de créer.

La philosophie de la laque est celle du cloisonné : même origine chinoise, même supériorité japonaise. Même conscience et même habileté d'exécution. Ateliers de famille, traditions, écoles; c'est un art peut-

Digitized by Google

être moins connu et apprécié en Europe, mais les Japonais attachent le plus haut prix aux chefs-d'œuvre de la meilleure époque.

La broderie venue encore de Chine dans les inépuisables bagages des missionnaires bouddhistes, prospère et fleurit au Nippon rivalisant avec la production chinoise. Le sens de la couleur et de la distribution du décor trouve ici son emploi aussi bien que la patience et le mépris du temps et de la peine. Même les étoffes imprimées, le moindre des chiffons bleus et blancs dont un coolie ceint son front pour empêcher la sueur de ruisseler dans ses yeux, participe à ce charme et enchante le pauvre barbare habitué à considérer la laideur comme l'inévitable condition de l'utilité. Quand il aura fini de transformer le Japon en pays civilisé (??), où ira-t-il apprendre à jouir ?

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

COUTUMES

Rien ne donne plus à penser que l'esprit des Japonais procède autrement que le nôtre, que ce fait bien souvent signalé qu'ils font tout « à rebrousse poil », c'est-à-dire que leur instinct les pousse à commencer par où nous finirions, à avancer quand nous reculons, à prendre leur droite quand nous prenons notre gauche, à tirer quand nous poussons, à rire quand nous pleurons, etc., etc. Il n'y a rien de si sûr que ces continuelles et absolues divergences dans la manière d'agir ou de prendre les choses, et c'est peut-être ce qui révèle le plus clairement et explique le mieux à quel point le Japonais et l'Européen sont peu faits pour se comprendre et s'apprécier à première vue.

Des exemples : au Japon ce n'est pas son chapeau qu'on laisse dans l'antichambre — peut-être parce que l'on n'en porte pas — mais ses chaussures. On ne tient pas son parapluie par le manche, mais par le

Digitized by Google

bout. On ne met pas son cheval à l'écurie la tête au mur, mais on le tourne vers la porte. Quand on dîne en ville, on se garde bien de manger à son appétit, mais on emporte chez soi ce qu'on n'a pas mangé. On ne construit pas des clochers élevés pour y suspendre les cloches, mais on les accroche à raz de terre; elles n'ont pas de battant intérieur, mais on les sonne en frappant dessus avec des ais. Les pêcheurs ne tirent pas leurs bateaux sur la plage l'avant vers la terre, mais vers le flot. On commence les maisons par le toit, on rabote en tirant le rabot. On adresse les lettres ainsi : Japon, Kyōto, telle rue, tel numéro, un tel, prénom, monsieur, ingénieur. On ne boit pas après dîner, mais avant — cela fait que quand on a trop bu, on n'a plus besoin de dîner. On mange les sucreries avant la soupe et on monte à cheval par la droite. Enfin on dit que les Japonais se sèchent après le bain avec une serviette humide!

Tout cela a l'air d'une salade d'enfantillages pour faire rire le lecteur, mais il n'en est rien, et ces petites choses-là sont justement celles qui importent beaucoup. Après en avoir souri, il vaut la peine d'en chercher l'explication et de se demander pourquoi elles sont ainsi et quelle est leur signification. Il est évident que dans certains cas ce sont les Japonais qui

Digitized by Google

ont raison et les Européens qui ont tort. Par exemple il est beaucoup plus rationnel de tourner la tête du cheval à l'écurie vers la porte que vers le mur : on peut le surveiller plus facilement, voir s'il a encore à manger et à boire, s'il taquine ses camarades, et le pauvre cheval s'ennuie moins. La façon japonaise d'écrire les adresses se recommande par sa logique : ce que la poste a besoin de voir d'abord, c'est le nom du pays, de la province et de la ville. Le facteur seul a besoin de savoir la rue et le numéro, le concierge le nom. Dans ces deux cas nous voyons un exemple de cette faculté d'adaptation que les Japonais poussent si loin. Mais il n'y a rien de plus mal élevé chez nous que d'emporter quelque chose de table : on explique ainsi la méthode japonaise : on mange peu parce qu'il est disgracieux et contre la bonne éducation de se gorger. Jusque là nous sommes d'accord. Mais on trouve là-bas qu'il n'est pas à propos que l'hôte profite de la réserve de ses invités, il ne veut pas mettre de côté ce qui reste de ses provisions pour le manger plus tard en famille ; il en fait faire de petits paquets par ses domestiques et prie courtoisement ses invités de vouloir bien les emporter chez eux. C'est le même sentiment qui porte un Japonais à répondre quand on lui offre des cigarettes : j'en ai à moi, et à

Digitized by Google

fumer les siennes et non les vôtres au moins pour commencer : il ne veut pas vous priver de votre bien pour ménager le sien.

Mais la question n'est pas tant de savoir si les Japonais ont tort ou raison que de constater que leur instinct est différent et leur manière de raisonner aussi. Cela prouve que leur esprit n'envisage pas les choses du même point de vue, qu'il ne part pas du même point de départ, et qu'il ne chemine pas par les mêmes routes. L'instrument est différent et on en joue d'autre façon. Cela explique aussi pourquoi Européens et Japonais se sentent mal à l'aise vis-à-vis les uns des autres et pourquoi ils se comprennent si mal.

On ne peut les juger ni d'après soi ni d'après d'autres peuples dont le diapason semble plus rapproché du nôtre. Pas même d'après nos bêtes domestiques qui nous ressemblent plus que lui.

Ce qu'il y a peut-être de plus troublant dans la pratique, c'est que le Japonais rit quand nous prenons l'air grave ou quand nous nous mettons en colère. Cela nous choque de voir notre interlocuteur ricaner quand nous lui posons une question sérieuse sur un sujet important, religieux par exemple, ou éclater de rire quand on lui annonce qu'on a reçu une mauvaise

Digitized by Google

nouvelle. Il semble que la nature humaine devrait être la même partout et que quelque chose de si spontané que le rire ou les larmes dût se manifester toujours à propos des mêmes choses. Il n'en est rien au Nippon : on y est tellement maître de son sourire et l'étiquette est tellement loin de la nôtre, qu'elle prescrit l'hilarité dans des circonstances où elle nous paraît extrêmement déplacée. On est jeté hors des gonds par le rire persistant d'un domestique qu'on gronde : plus on insiste, plus il rit, et si l'exaspération va jusqu'au geste de menace, le Japonais se tord. Toute patience échappant enfin, si on en arrive à frapper, il recule pour se mettre à l'abri, mais il rit toujours ! C'est à devenir fou, mais il paraît que ce malheureux Japonais n'a pas l'intention de nous manquer de respect ; il doit continuer à montrer une figure souriante même à qui le maltraite.

Lafcadio Hearn, qui a étudié le Japon de si près et avec tant d'amour, raconte l'histoire étrange d'un résident anglais de la première heure qui prenait des leçons avec un ancien samourai (noble). Au cours d'une discussion, l'Anglais, outré par l'imperturbable sourire, s'oublia jusqu'à le souffleter. Le samourai se retira et.... s'ouvrit le ventre. Très impressionné par ce dénouement tragique et imprévu, l'Anglais s'in-

Digitized by Google

forma, surpris surtout que le samourai n'eût pas plutôt fait voler sa propre tête d'un seul coup du sabre à deux mains qu'il avait instinctivement saisi au moment de l'outrage. On lui expliqua que l'offense était, au Japon comme ailleurs, de celles qui ne s'effacent que par la mort, mais qu'un point d'étiquette japonaise insoupçonné n'ayant pas permis au samourai de tuer l'offenseur, il n'avait d'autre ressource pour laver son honneur que de se suicider. Voilà où peut mener l'éternel sourire des Japonais en face de races moins habituées à recouvrir leurs émotions naturelles d'un masque amène.

La politesse est méticuleuse au Japon, mais elle diffère tant de la nôtre que sans explications, lesquelles sont à peu près impossibles à obtenir, on prend quelquefois ses raffinements pour de la grossièreté. Invitez un Japonais à dîner, écoutez-le avaler sa soupe à grand bruit, très choqué vous perdez toutes vos illusions sur cette fameuse politesse japonaise. C'est que vous ne savez pas — comment sauriez-vous ? — que ce bruit déplaisant a pour but de vous montrer avec quel plaisir il mange votre soupe et que c'est une politesse qu'il vous fait ! Pense-t-on que les froissements soient fréquents dans un pays où des choses de ce genre arrivent sans cesse à propos de

Digitized by Google

tout et à propos de rien. Et qu'on ne s'illusionne pas, le Japonais habitué à son code, trouve le nôtre — qu'il ne connaît pas d'ailleurs — tout aussi étonnant et choquant.

Les femmes passent après les hommes au Japon, comme partout en Orient du reste, et sont réduites à un état qui rappelle la servitude. Elles n'ont ni position ni influence ; elles servent à avoir des enfants, à tenir la maison, et à faire la cuisine. On leur permet d'être jolies, et elles le sont. De s'habiller d'une façon assez coûteuse et d'être un peu sottes, mais on ne voit point qu'elles puissent prétendre à rien de plus. Elles-mêmes ne prétendent à rien ; comme partout elles sont plus conservatrices que les hommes et mettent leur gloire à s'effacer et à servir : on sait que les femmes musulmanes considèrent leur voile et leur clôture au harem comme un privilège et un honneur. La situation d'une Japonaise se définit ainsi : enfant et jeune fille elle obéit à son père, mariée à ses beaux parents et à son mari, veuve à son fils. C'est une mineure perpétuelle dont le rôle doit être tout d'utilité et de charme, mais qui n'a pas d'existence personnelle et à aucun moment de sa vie, ni dans aucune situation, ne peut vivre pour elle-même. Son éducation consiste à savoir les coutumes, les bonnes manières,

Digitized by Google

la tenue de maison, plus l'art de servir le thé et d'arranger les fleurs. Comme les hommes elle compose des poésies, gratte le samisen ou le koto et chante un peu. Elle fume la même pipette et va où elle veut. Aujourd'hui elle fréquente l'école avec les garçons, système américain, et des missionnaires, remplis de ces bonnes intentions dont on dit que l'enfer est pavé, lui enseignent le piano et lui font lire Wordsworth. J'ai vu de près les victimes de ce zèle occidental, elles avaient l'air malheureux et leur directrice m'a dit avec surprise qu'elles sont sans cesse malades. Cela m'a peut-être moins étonné qu'elle !

Comme les Japonais font tout « à rebours », ce ne sont pas les hommes qui entretiennent les actrices — probablement parce qu'il n'y en a pas — mais les femmes qui entretiennent les acteurs ! De même que nos journaux illustrés humoristiques s'égaient aux dépens du Monsieur et de la Danseuse, les estampes japonaises en couleur que nous admirons exercent leur verve sur ces faiblesses des dames japonaises.

Quand une jeune fille est d'âge à se marier, ses parents s'adressent à une personne de leur connaissance pour lui trouver un mari. Après divers préliminaires, les deux jeunes gens se voient une fois et théoriquement ont le droit de refuser d'aller plus loin.

Digitized by Google

Mais le respect filial ne permet pas en pratique d'user de ce droit et la jeune personne accepte avec soumission et reconnaissance le fiancé qu'on lui offre. Suivent des envois de cadeaux et l'engagement est considéré comme définitif et presque impossible à rompre. Le mariage n'est au Nippon ni religieux ni civil, on ne va ni au temple ni devant M. le Maire, c'est une affaire de famille qui se passe en famille. On se contente d'en faire part à l'autorité civile quelques jours après, afin que la jeune mariée soit inscrite dans son nouveau quartier. Quand elle quitte la maison paternelle pour se rendre chez son époux, la petite Japonaise est habillée de blanc, mais ce n'est pas un symbole virginal : le blanc est la couleur du deuil et des morts, et pour bien montrer qu'elle est morte en effet, on procède aussitôt qu'elle en est sortie dans la maison familiale aux cérémonies qui accompagnent les funérailles. On nettoie tout, on brûle de l'encens, etc., etc. Arrivée chez ses beaux-parents, on la présente à tous les membres de la famille vivants et morts, ceux-ci représentés par leurs tablettes. Puis elle revêt une belle robe, présent de son époux, et boit à la même coupe que lui à plusieurs reprises, il y a un grand repas et on va se coucher. Dès le lendemain elle va faire une visite à sa famille pour montrer qu'elle n'est

Digitized by Google

pas si morte qu'on croyait et tout est fini. La grande affaire pour une jeune mariée japonaise c'est de plaire à sa belle-mère, cela ne passe pas pour facile et il faut recommander aux jeunes filles françaises de ne point épouser des Japonais, celles qui l'ont fait étourdiment s'en trouvent fort mal. Au contraire, quel rêve pour un homme d'épouser une petite Japonaise, jolie, soumise, adorante, bien élevée, sans éducation.... et sans mère !

Quand les enfants sont venus, les grands-parents s'en occupent beaucoup et on les confie, solidement ficelés, au dos de leurs aînés. Où les Japonais montrent bien qu'ils sont faits autrement que nous, c'est dans leurs méthodes d'éducation. Jamais ils ne grondent les petits enfants, encore moins les frappent-ils ou les mettent-ils en pénitence. Ils se contentent de les protéger à force de soins attentifs contre tous les risques et tous les dangers... et de leur donner le bon exemple ! Ces étranges Japonais croient qu'il est plus important pour l'éducation d'un enfant de n'avoir jamais vu ses parents en colère que d'avoir été battu pour apprendre la patience ! (Qui oserait prêcher en Occident l'exemple comme système de correction ?) Quand un enfant crie, on le console ou on supporte héroïquement ses cris en souriant toujours. Et le fait

Digitized by Google

est qu'on n'entend presque jamais un enfant crier. Jusque vers sept ans, on lui laisse faire pour ainsi dire ce qu'il veut et on prend patience quand ce qu'il veut dérange ou encombre un peu. On prend un plaisir extrême à parer les tout-petits, à mener toute la petite famille aux fêtes, aux foires, à la mer, a la montagne. A acheter des jouets, des sucreries, à gâter en un mot le petit monde. Mais les enfants japonais n'ont jamais l'air d'enfants gâtés : ils ne sont ni bruyants, ni excités, ni insupportables. Est-ce la race des dieux qui est vraiment parfaite en naissant ? Où l'exemple est-il la meilleure des leçons ? pourtant, quand plus tard un garçon reste indiscipliné, le châtiment paraît terrible : on use du moxa au Japon comme remède à toutes les maladies, morales aussi bien que physiques, et nombreux sont les hommes du peuple dont le dos nu montre les traces d'une jeunesse indocile.

Les domestiques sont traités avec la même douceur que les enfants, mais je n'ai pas trouvé que la méthode eût avec eux d'aussi bons résultats. Le domestique japonais est habitué à des égards, à des congés, il est un peu de la famille, et il paraît qu'il est susceptible d'un dévouement héréditaire. Mon impression est qu'il est paresseux, peu intelligent, familier, et

Digitized by Google

qu'il rit plus qu'il ne travaille. Mais une bonne d'enfant japonaise, avec son inaltérable patience et ses soins attentifs, doit laisser de bien bons souvenirs à son nourrisson.

On meurt comme ailleurs dans cet étrange pays, mais on y est enterré autrement que partout. C'est la chose du monde la plus gaie, la plus éclatante, la plus papillottante, qu'un enterrement japonais. Ce peuple qui se vêt de gris et qui aime les teintes douces, accompagne la mort de couleurs vives et crues. A voir les bannières multicolores portant larges inscriptions, la quantité de fleurs aussi multicolores, les belles robes de soie rouge, bleue ou jaune des prêtres bouddhistes, et le blanc immaculé des parents en deuil, on pense à un joyeux cortège de mariage ou de jour de fête, et on ne ressent que des impressions joyeuses. Le mort s'en va porté en palanquin, et ce palanquin ne diffère guère de celui dont il se servait vivant que par l'éclat de ses couleurs et la richesse de son ornementation. Tout cela est chinois et c'est pourquoi, probablement, cela tranche avec les habitudes réservées des Japonais. Le cimetière où l'on dort son dernier sommeil, ressemble au contraire beaucoup aux nôtres, si on prend pour point de comparaison un cimetière de campagne un peu abandonné.

Digitized by Google

Le champ des morts au Japon est toujours boisé, autant que possible accidenté, sur le flanc d'une colline. Les tombes qui sont fort petites — on n'enterre que les cendres après crémation — se serrent, grimpent, se blottissent dans les creux dans un désordre pittoresque. Elles consistent en un petit carré de terrain, marqué d'une pierre érigée, d'un bouddha ou d'une stûpa, entouré d'une grille et renfermant de longs bâtons plats où sont écrits les noms des morts ; plus des bambous creusés qui servent à mettre des fleurs et une ou plusieurs lampes. Chaque année, le jour des morts, on allume ces lampes, car ils reviennent et on éclaire aussi sa maison où on leur prépare un bon repas et les rues pour qu'ils retrouvent leur chemin pour retourner au cimetière.

Pour mourir, il faut avoir vécu ; pour cesser d'être, il faut avoir été; pour perdre son individualité en rentrant dans le grand Tout, il faut en avoir eu une. Le Japonais est-il une individualité ? A-t-il une identité ? Pas à notre point de vue. Il n'est pas l'unité, représentée par la famille, et comment aurait-il une identité puisqu'il n'a pas de nom propre ? Ou plutôt puisqu'il en a une douzaine les uns après les autres. Il y a quelque chose de troublant pour un esprit occidental habitué à se croire Pierre ou Jean du berceau à

Digitized by Google

la tombe, en passant par l'école, le mariage, le succès ou la ruine, à penser qu'un Japonais, s'il pense à lui-même — peut-être n'y pense-t-il pas — devra se servir d'une quantité de vocables différents. On se sent plus assuré de ce fait inexplicable de sa propre existence, quand on a la certitude que ce Pierre ou ce Jean jouit d'une identité artificielle depuis une date connue et la gardera jusqu'après l'heure inconnue sur une pierre et sur un registre. Mais comment un Japonais peut-il être sûr que le Sakaki d'aujourd'hui est le même qu'un certain Tamotsu qui allait à l'école et qu'un certain Gentaro né dans telle famille, à tel endroit. Et sera-ce vraiment lui qu'on inscrira au cimetière et sur les tablettes sous le nom de Fukoji ? Qu'il soit membre de telle grande famille noble, c'est évident, car il en porte le surnom toute sa vie. Mais tout un clan a le même privilège, et ce n'est pas exister individuellement. Artiste, il a une variété de pseudonymes, plus le nom patronymique de son maître. Comédien, ses noms sont légion. Simple particulier, à chaque événement important de sa vie, il abandonne le nom précédent et en prend un nouveau en rapport avec les circonstances nouvelles. Où est la personnalité ? Aussi bien n'y en a-t-il point. Il n'a pas même la ressource de dire : né en tel endroit,

Digitized by Google

car les villes changent de nom aussi facilement que les gens. Un développement imprévu, un changement politique, et voilà une capitale débaptisée : exemple Yeddo-Tokyo de nos jours. Il n'en faut pas tant pour transformer le village de Chuzenji en Chugushi ; un simple caprice de l'employé du cadastre, une petite modification dans les productions de l'endroit, un rien. Les lieux n'ont pas plus de personnalité que les hommes.

Quant à l'empereur, petit-fils du soleil, il est au-dessus de tous les noms et n'en a que pour les barbares étrangers : tant s'en faut que les Japonais sachent tous comment nous nommons leur empereur. Mort, on peut se permettre de le désigner par un nom, mais c'en est un de fantaisie qu'il n'avait jamais porté vivant !

Un père est un père, croyez-vous ; la relation de géniteur à engendré est la même à tous les degrés de l'échelle. Pas au Nippon. Le même mot peut-il désigner l'auguste auteur d'un empereur et le papa d'un serrurier ? Fi donc, quelle grossièreté. Il y a 9 mots — 9 — pour dire père en japonais, 9 nuances finement dégradées qu'il faut savoir employer à propos. Autant pour mère et fille, mais cela s'élève à 11 pour femme et fils, et descend à 7, un rien, pour mari.

Digitized by Google

J'ai noté ailleurs la variété des expressions qui désignent les femmes de la main gauche et qui n'ont pas pour but de voiler d'une métaphore l'indécence du sujet, mais de représenter exactement des degrés sociaux.

Le Japonais si renfermé dans ses pensées ne l'est pas dans sa vie extérieure : le mur de la vie privée est en papier, et encore. Il est obligé d'écrire sur sa porte son nom et ses qualités ; il enlève tous les matins les murs de sa maison qui sont des volets placés le soir pour empêcher les voleurs ; il s'enferme quand il y a lieu entre des paravents de papier, mange partout, dort où il se trouve, et ses domestiques ne frappent jamais avant d'entrer. Inutile d'ajouter qu'il ne peut confier ses secrets qu'en plein air puisque les cloisons de sa chambre sont en papier. Il n'a donc pour s'y réfugier que le domaine de sa pensée : cela explique qu'il s'y concentre si fort et qu'il se soit fait un rempart impénétrable d'une physionomie immobile. Moralement, il ne peut pas s'isoler du vulgaire : tout le monde sait ce que tout le monde fait et dit, et comme partout, on glose. Mais l'opinion publique est plus impérieuse au Nippon qu'ailleurs, elle représente l'autorité incontestée des coutumes et sert trop souvent de source de renseignements à l'autorité gou-

Digitized by Google

vernementale. Dans un pays si soumis à celle-ci, il est facile à l'administration civile d'agir fortement sur l'opinion, et par elle de contraindre l'individu et de le maintenir dans le rang. D'autre part, la police est aisée dans des villes où les maisons ne ferment point. Et les voleurs, dira-t-on ? quel paradis pour eux ! On s'en défie beaucoup au Japon et ces maisons ouvertes sont bien gardées. Mais les gens qui ont quelque chose à perdre ne le laissent pas exposé comme chez nous aux regards envieux. Ils enferment leurs objets précieux dans des bâtiments spéciaux, bien clos, à l'épreuve du feu, et n'en sortent les objets de valeur qu'un à un et selon les circonstances.

Le Japonais aime à sortir de chez lui et à jouir dehors des plaisirs de la nature ; il est sans cesse en route et en fête. Pèlerinages — toujours à de beaux endroits — floraison successive des cerisiers, des glycines, des pivoines, des chrysanthèmes, tout lui est prétexte à se déplacer en compagnie, à manger dehors, à baguenauder, à jacasser. Il emmène sa famille et son service ou il se joint seul à des amis tandis que les femmes vont de leur côté. Il pêche des coquillages, il cherche des champignons, il visite une foire autour d'un temple célèbre, toujours il trouve quelque bonne

Digitized by Google

raison de se mettre en route. Les trains de plaisir abondent au Japon : il y en a pour les fêtes annuelles, parfois mensuelles, des temples, pour les champignons, pour les glycines, pour les cerisiers, pour la grande revue, pour quoi encore ? Pour tout. Sauf le théâtre, tous les plaisirs sont dehors et presque tous basés sur la Nature, ses beautés, ses changements aux différentes saisons.

Les Japonais ne pensaient point à se baigner dans des endroits fermés avant les réflexions des Européens : très friands de bains chauds et très riches en sources thermales, ils ont toujours aimé à se rendre aux endroits où la nature leur fournit gratis l'eau presque bouillante et plus ou moins minéralisée. Ils y barbotent comme des canards, y passent des heures, parfois des journées comme à Louèche, mais non pas entre quatre murs. Un toit léger garantit du soleil ou d'une ondée, une cloison de bambou ou de ramée cache à ces étranges barbares occidentaux le spectacle naturel d'un heureux pêle-mêle de sexes et d'âges, batifolant, s'éclaboussant, livrant leur personne entière sans nulle réserve aux chaudes caresses de l'eau courante. Sauf avertissement d'un desdits barbares, un Japonais ne voit pas de raison de prendre son tub ailleurs que dans la rue, c'est pour lui l'endroit le plus propre

Digitized by Google

à cet exercice, on peut renverser de l'eau sans rien gâter, on respire à l'aise et on a la distraction de causer avec les passants.

Cependant comme il pleut assez habituellement, il faut dans les îles du soleil levant des distractions à domicile et des réunions dans des édifices abrités des intempéries. Le Japonais n'en manque pas et le nombre d'heures que chaque exercice exige m'a paru en rapport avec la durée de la pluie ininterrompue au Japon. Notre petit frère jaune joue aux échecs, pas tout à fait les mêmes échecs, à un certain jeu de go qui peut durer toujours et qui dépasse de loin les échecs en difficulté. En ceci il nous ressemble, mais nous n'avons jamais songé à nous inviter les uns les autres pour flairer de l'encens... Il y a au Japon des cérémonies d'encens, très nobles, très raffinées, très minutieuses, qu'on célèbre comme un culte à l'instar des fameuses cérémonies de thé. On brûle constamment de l'encens en Extrême-Orient, dans les maisons comme dans les temples, c'est le correctif nécessaire aux cruelles odeurs qui torturent un nez sensible. A ne respirer que le parfum *sui generis* des rues, on croirait le nerf olfactif des Japonais atrophié, à voir leurs cérémonies d'encens on s'aperçoit qu'ils l'ont fort délicat. Voici succinctement en quoi consiste ce plaisir sérieux (ou enfantin).

Digitized by Google

On se réunit en très petit groupe, on prend l'air grave, on s'accroupit chacun à sa place. Le maître de maison présente un certain nombre d'espèces d'encens. Puis il les brûle dans un ordre changeant, parfois plusieurs ensemble, et il faut que les invités discernent chaque espèce. Tout se passe dans le plus grand silence, le nez seul officie ; on écrit ses conjectures dans un style mystérieux et convenu sur des bouts de papier. Quand à force de sentir on ne sent plus rien, on respire du vinaigre et on recommence. C'est un plaisir de gens très distingués.

Les cérémonies de thé, plus fastidieuses, plus répandues aussi, ont été décrites par maint voyageur. On les a étudiées parce que c'est à elles que les collectionneurs doivent quelques-uns des bibelots qu'ils recherchent le plus et paient le plus cher. Mais cette espèce de sacrement laïque et national des Japonais peut fournir abondante matière à réflexions sur le caractère du peuple qui les a inventées et qui continue à considérer ses rites comme l'école où la jeunesse des deux sexes se forme aux bonnes manières. Sans entrer dans des détails fastidieux, il faut envisager la philosophie des cérémonies de thé parce qu'elle jette une lueur certaine sur l'âme japonaise. Si je ne la vois pas bien dans un cerisier en fleurs — où elle se

Digitized by Google

croit si fidèlement reflétée — je crois l'avoir aperçue presque toute dans e culte de ces longues et traditionnelles manipulations qui encadrent et conditionnent l'absorption d'une tasse de thé. L'élaboration de ce rituel — purement japonais — montre ce que ce peuple artiste a pu imaginer de plus parfait comme ajustement de mouvements ; comme proportions et matériaux du local, comme nombre d'invités, comme forme et comme couleur des instruments, comme attitude physique et morale des communiants, rien n'a été laissé au hasard, ni la hauteur de la porte, ni le nombre des nattes, ni la place de la bouilloire. Encore moins la forme de celle-ci. Tout est le résultat delongues méditations et d'essais répétés. Et ceux qui se sont livrés à ces études qui nous paraissent puériles, étaient des hommes de valeur ayant occupé les plus hautes situations, empereurs ou shoguns retirés à la mode japonaise avant la vieillesse et passant doucement la vie dans de merveilleux jardins en compagnie d'abbés de monastères bouddhiques. Ces raffinés de loisir, prêtres et hommes d'État, n'ont pas cherché seulement la beauté et l'élégance, mais en vrais Japonais ils ont mis leur profondeur dans des choses de rien, et en créant les cérémonies de thé, ils ont préparé à la jeunesse de leur pays une école étonnante

Digitized by Google

non seulement de manières distinguées, mais encore de plusieurs vertus. Pour bien remplir son rôle d'hôte ou d'invité dans une cérémonie de thé, il faut en effet avoir assez d'empire sur sa langue pour s'abstenir de toute médisance, de toute allusion aux nouvelles du jour, à son prochain et à soi-même ; assez d'empire sur ses nerfs pour pouvoir garder une immobilité parfaite, interrompue seulement par de profondes prosternations, ou pour accomplir l'un après l'autre sans une défaillance, une impatience ou une erreur, des centaines de mouvements minutieusement réglés auxquels on ne peut rien ajouter ni retrancher. Exemple : les pas qu'il faut faire pour gagner la porte sont comptés, celui des doigts qui peuvent à certains moments toucher dans une certaine position certains objets aussi. Il faut être souple pour faire son office avec grâce, profondément attentif pour ne rien oublier, d'une patience à toute épreuve pour aller jusqu'au bout. Il faut savoir s'oublier soi-même, puisqu'on ne peut laisser intervenir sa personnalité même dans le plus infime détail.

Il faut être simple, car il n'est permis d'employer dans la construction du pavillon que du bois brut, et pour les menus objets que de la poterie commune ou du bois. Sans ostentation, car on ne peut exhiber qu'un seul kakémono dont les sujets sont rigoureuse-

Digitized by Google

ment prescrits et un seul vase de fleurs choisies selon es règles. Et les invités ne peuvent être que sobrement vêtus et de même sexe. A aucun moment on ne rit, on ne se laisse aller, tout se passe avec décorum et recueillement. Ainsi : empire sur soi-même, attention, mémoire imperturbable, réserve dans ses paroles, oubli de soi, et extrême politesse pour les autres, patience, simplicité, noblesse d'attitude et mouvements gracieux, voilà ce qu'il faut posséder pour être un ou une *Cha Jin* accompli. N'est-ce rien ? Et ces qualités appliquées à l'ensemble de la vie ne sont-elles pas à recommander à tout le monde et bien caractéristiques du peuple japonais ? Mais combien japonaise cette manière de pratiquer et d'enseigner les vertus austères au moyen d'une chose aussi banale qu'une tasse de thé ! C'est bien du peuple qui représente le ciel, la terre et l'enfer avec les trois masses d'un bouquet de fleurs, et la tigresse apprenant le courage à ses chatons dans l'ordonnance de ses jardins.

Digitized by Google

Digitized by Google

IX

CLIMAT
PRODUCTIONS DU SOL

Je crois que tout le monde sait que le Japon est une île — ce qui n'est pas vrai puisqu'il y en a 524 — quoiqu'on trouve assez facilement des gens qui pensent qu'on va de Yokohama à Pékin en chemin de fer. Le Japon est tout un archipel volcanique composé de quatre grandes îles et d'une multitude de petites tout autour ou dans la mer intérieure formée par les quatre grandes. C'est un pays montagneux, boisé, très vert, très riant, infiniment découpé et pittoresque, sans rien de bien majestueux ni d'imposant. Les hautes montagnes sont des volcans, plus ou moins en activité. Les montagnes basses affectent en petit des dentelures de grandes alpes, cela trompe au premier moment et désappointe ensuite. Il y a peu de plaines et le peu qu'il y en a ne ressemble pas

Digitized by Google

à l'idée que nous nous faisons d'une plaine. Cela ne suggère pas l'étendue et ne se perd pas dans les brumes de l'horizon. Les montagnes et les collines ne servent exactement à rien ; on ne les cultive pas et elles ne nourrissent point de bétail. Les vallées, au contraire, sont cultivées jusque dans le moindre recoin et vues de haut ressemblent aux cases d'un échiquier. Petits champs de riz, petits bosquets, nouveaux petits carrés de riz, petits groupes de toits gris abrités sous la verdure, se succèdent régulièrement tant que la pente n'est pas trop forte. Dès qu'elle s'accuse viennent des buissons dominés tout en haut sur les arêtes par quelques arbres isolés extrêmement pittoresques. Cet aspect du paysage est familier à quiconque use de paravents japonais. Dans les fonds, des torrents accidentés, des cascades, des arbres qui se penchent sur l'eau ; près de la mer, le torrent s'élargit en estuaire de fleuve : un désert de sable et de cailloux où se perdent des filets d'eau. Et comme la nature est aussi à rebours que le peuple, c'est le lit de la rivière qui est plus élevé que le pays environnant, si bien que le chemin de fer, au lieu de le franchir sur un pont, est obligé de passer dessous en tunnel ! Beaucoup de lacs charmants, pas très sauvages, mais de forme irrégulière et reflétant la

Digitized by Google

verdure qui les sertit. De l'eau partout, comme on peut s'y attendre dans un pays où il pleut tant, et partout des pêcheurs : je crois qu'on ne voit pas au Japon un baquet oublié sans qu'il y ait des gens à pêcher autour. La mer fourmille de barquettes ; plus près du rivage toute la population barbote dans l'eau jusqu'aux genoux, pêchant. Partout où un peu d'eau coule ou s'amasse, on voit pêcher : au filet, à la ligne, à la traîne, à la main, toujours on pêche et des poissons excellents. Nulle part au monde on ne mange une telle variété de créatures aquatiques, toutes meilleures les unes que les autres. D'ailleurs le poisson frais ou séché avec les coquillages et les crustacés forme en compagnie du riz le régime des Japonais : régime qui nourrit son monde apparemment puisque la densité de la population est la plus forte après celle de la Belgique. On ne s'en aperçoit pas en traversant le pays. Sans les statistiques, on croirait l'Inde bien autrement grouillante, mais elle a des déserts : on n'en trouve pas au Japon. Nous ne pensons guère que le « petit Japon » a ses 44.000 000 d'habitants ; que la capitale, Tokyo, compte plus d'un million ; Osaka, 800.000 habitants. Comme le pays s'étend tout en longueur, le climat est assez différent selon les endroits : très doux au

Digitized by Google

sud, rigoureux au nord, et, j'en suis fâché, vil partout. Car il pleut toujours et en toute saison ; c'est disent les géographes, pire qu'en Angleterre : je n'ai pas vu que ce soit une exagération. Le Japon n'est pas laid par la pluie : peut-être gagne-t-il quelque chose, comme certaines estampes, à être rayé en travers par les continuelles averses ; et la pluie tombe avec une continuité, une assurance, un air d'être chez elle et dans son droit, qui, s'il enlève toute espérance, porte à un acquiescement résigné. Ce serait un paradoxe très soutenable de baser les mœurs et le caractère des Japonais, leur art et leurs coutumes, en un mot le Japon tout entier, sur l'humidité de son climat. Quoi de plus naturel que d'attribuer à cette pluie perpétuelle et inévitable la docilité inusitée de ce peuple toujours mouillé ? N'est-ce pas la pluie qui le fait voir gris et en teintes atténuées ? La pluie qui fait adopter une forme de vêtements bien gainée au corps, facile à abriter par conséquent ? Les hauts patins de bois n'ont pas d'autre origine, les vérandahs autour des maisons non plus ; on pourrait dire que l'habitude de renfermer ses objets précieux en les sortant l'un après l'autre de temps en temps vient de la crainte de les voir moisir. Sûrement c'est à la pluie que le Japon doit son incomparable ver-

Digitized by Google

dure et le charme de ses eaux courantes. C'est la pluie qui transforme en jours de fête les rares beaux jours et qui fait un événement des floraisons successives qnand elles peuvent avoir lieu. C'est probablement à la pluie qu'il faut attribuer l'abondance de poisson. C'est la pluie qui empêche les fleurs d'avoir du parfum et qui habille les vieux bouddhas d'un si doux velours vert ; elle qui patine le bois des maisons et la laque rouge des temples. Elle qui a fait inventer les jardins ornés seulement de pierres et d'arbrisseaux : une pierre luisante n'est pas laide sous une averse, mais que dire d'un rosier trempé ? On n'aurait point élaboré les interminables cérémonies de thé dans un pays ensoleillé, ni tant prolongé les parties de go si on pouvait sortir quand on veut. Un touriste exaspéré par ces déluges aurait le droit de mettre la pluie en avant pour tout expliquer, ce qui lui plaît et ce qui l'irrite, le charme du pays et le sourire figé de ses habitants.

Quelque chose de plus frappant encore que la pluie : l'absence de troupeaux. Point de vaches rentrant le soir du pâturage ou ruminant dans un pré en vous regardant avec un étonnement placide. Point de chevaux pris de gaîté dans un paddock. Point de chèvres

Digitized by Google

grimpant partout, mordillant les ronces, dressées sur leurs pieds de derrière pour tirailler les branches basses d'un jeune arbre. Pas de porcs trottant et grognant à travers les routes. Pas de canards barbotant dans les ruisseaux, presque pas de poules autour des maisons. C'est une des choses qui font qu'on se sent exilé au Japon plus qu'ailleurs : partout, si on ne comprend pas les gens, on comprend du moins les bêtes ; sans avoir appris aucune langue étrangère, on sait où chaque animal aime à être gratté ; tout au moins prend-on plaisir à suivre des yeux ses mouvements familiers. Pas au Nippon. On n'entend pas meugler ni braire, le chevrotement de la chèvre ni le bêlement de la brebis n'appellent point le petit égaré. Les oiseaux mêmes chantent sur d'autres notes, et combien peu !

L'absence de bétail a une importance capitale à un point de vue autrement sérieux que le désappointement du voyageur qui passe. C'est une des plus fortes raisons que le Japonais a d'être autrement que nous. Sa mentalité ne peut pas être la nôtre parce qu'il n'a pas d'ancêtres pasteurs. Aryens ou sémites, tous nous descendons de peuples bergers : à l'aube de nos civilisations on trouve l'homme occupé du soin des troupeaux. Nomade ou déjà fixé, la plus grande

Digitized by Google

partie de sa vie se passe à garder les animaux aux pâturages. Pendant les longues journées, il rêve ; les nuits à la belle étoile, il rêve encore ; il se groupe à la veillée pour raconter d'interminables histoires ; pour passer le temps, il coupe un roseau et s'en fait une flûte. Jamais le Japonais toujours courbé sur son petit carré de riz n'a eu le temps de rêver ; jamais ses yeux ne se sont perdus pendant des heures sur un horizon vague, écoutant inconsciemment les harmonies de la nature et se demandant ce qu'il y a plus loin. Jamais pendant les nuits étoilées il n'a eu l'occasion d'interroger ces points brillants, d'en observer le cours et de bâtir des hypothèses sur leur nature et leur raison d'être. On ne peut pas rester seul nuit après nuit sous les étoiles sans se perdre en conjectures sur elles et sans que l'idée d'une loi supérieure et d'un au-delà surgisse dans l'esprit. A qui est sans cesse en présence de la nature et obligé de rester inactif, la Grande Mère suggère bien des questions et de poétiques réponses ; elle s'anime et se personnifie. L'inaction et la vie dehors engendrent les spéculations sur la nature et l'origine des choses : la science et la philosophie. Le Japonais qui n'a pas de bêtes à garder sur le sommet de ses montagnes n'a jamais eu le temps de rêver à

Digitized by Google

l'inconnu ; il n'a pas inventé d'astronomie et sa cosmogonie n'a pas dépassé l'acte sexuel. Son carré de riz ne pouvait lui enseigner que l'enchaînement de cause à effet avec la patience, la persévérance et la résignation. J'ai remarqué qu'il n'a pas de poème épique. D'où serait-il sorti ? Là-bas, pendant les longues veilles, les pâtres n'ont pas redit en les embellissant sans cesse ces contes qui, partis d'une banale histoire de vol de bétail, s'enflent jusqu'aux mythes qui feront pâlir plus tard le savant perplexe. Comme il n'a jamais eu de temps à perdre, il n'a pas essayé de reproduire, sur un chalumeau emprunté au prochain bocage, les harmonies qu'on n'entend qu'en les écoutant longtemps et il n'est pas devenu musicien [1]. Presque tous les mots importants, primitifs de nos langues, rappellent la vie pastorale, nos images familières encore plus. Nous usons sans cesse et sans y penser de métaphores empruntées à la garde et à l'élève des troupeaux. Nos idées de gens modernes, habitants des villes, industriels ou intellectuels, se sont coulées dans ce vieux moule, legs des lointains ancêtres inconnus. Rien n'est plus sûr que l'origine

1. Remarquer que les plus belles voix du temps présent viennent d'Australie, pays d'élevage s'il en fût, et d'Amérique où il y a encore beaucoup de troupeaux.

Digitized by Google

pastorale des mythes et de la poésie grecque ; ce sont les bergers de Chaldée qui ont observé et fixé le cours des astres, nous nous servons encore de leur division du temps en sept jours. La cosmogonie biblique — quelle que soit la valeur qu'on lui attribue — est toute pastorale, basée sur l'observation de la nature, qu'elle nous montre créée tout entière avant l'homme. Tandis qu'au Japon on ne trouve au commencement qu'un mâle et une femelle qui se rencontrent et s'accouplent. Le chef de troupeaux qui conduit ses bêtes à de nouveaux pâturages et les ramène a dû conclure aisément du retour périodique des astres qu'il y a derrière eux un grand berger invisible qui les dirige et les maintient en ordre. Ces grandes rêveries qui ont mené loin la pensée humaine, auxquelles on doit les grands livres, les observations exactes et les énormes constructions primitives, ont manqué au Japonais. Il n'a pas eu le temps de se perdre dans les spéculations abstraites parce qu'il fallait sans cesse arroser son champ, et il n'a pas été troublé par le ciel étoilé parce que le cultivateur se retire sous un toit dès le soleil couché. Il n'a pas eu l'idée de personnifier la nature parce qu'il n'a jamais vécu dehors jour et nuit ; il l'a toujours tourmentée pour la cultiver ; il l'aime tendrement mais il la met en petits pots.

Digitized by Google

Je crois que cette différence radicale d'origine est au fond de cette incompréhension, de cette inaptitude à s'entendre, de ce manque de sympathie si évident entre Japonais et Européens. C'est tout ce vieux patrimoine de l'humanité aryenne, sémite, touranienne, même, qui manque à ce petit peuple isolé dans son île, courbé sur son petit champ, limité par ses petits canaux, qui ne connaît de dieux que ses parents morts, et d'idéal que son propre pays. Il reste en nous bien plus que nous ne croyons du vieux fonds pastoral et je n'en veux citer ici pour preuve que la facilité avec laquelle les citadins ruinés reprennent goût à la vie en pleine nature dans les steppes du Canada. Tout de suite des plantes humaines rétrécies, étiolées par des générations de vie artificielle se développent et s'épanouissent dans les grands espaces au milieu des immenses troupeaux. L'Australie est un témoignage imposant de la vitalité de cet ancien instinct primordial de notre race et de sa rapide réadaptation à la vie pastorale. Je ne crois pas que les Japonais se fassent cow-boys ni éleveurs de moutons.

Si l'absence de bétail fait le Japonais si différent de nous, c'est à elle qu'il faut attribuer le charme verdoyant du pays, les montagnes boisées jusqu'en

Digitized by Google

haut, le manque de déserts. Qui dit troupeau, dit déprédation, ruine de la végétation, sécheresse concomitante et finalement désert. La dent rapace de l'animal, encouragée par la rapacité plus grande encore de l'homme qui le conduit, n'épargne rien et ne prévoit pas le lendemain. Regardez une carte et voyez ce que sont devenues les anciennes contrées pastorales : partout le désert. Pour nourrir les troupeaux il faut déboiser, quand on déboise il cesse de pleuvoir. Quand il ne pleut plus assez, la terre donne à peine une rare verdure, les troupeaux la broutent sans lui laisser le temps de se développer et il ne pleut plus du tout. Alors, c'est le sable ou le roc nu. On voit cela encore de nos jours en Algérie où les forêts disparaissent peu à peu malgré tous les efforts de l'État, sous la dent insidieuse des troupeaux arabes. Le Japon n'a pas eu à souffrir de cette plaie, il est délicieusement vert et il y pleut toujours... oh combien !

Jusqu'à aujourd'hui le Japon n'avait pas éprouvé le besoin de s'étendre par des colonies : c'est un trait curieux de caractère chez des insulaires que cette absence de ce qui fait les navigateurs. On ne connaît pas un voyageur japonais, pas une entreprise

Digitized by Google

ayant pour but l'ouverture de relations d'échange avec un autre peuple, pas une exploration. Les Japonais paraissent être un peu parents des Javanais, pas trace de relations avec eux. Toute leur expansion est récente et imitée de l'Europe ; d'eux-mêmes, ils n'y pensaient point. Un peuple navigateur et colonisateur ne se fût pas laissé enclore pendant deux siècles et demi dans les limites de son archipel — difficile à garder, semble-t-il. S'il a enfin rompu sa chaîne, c'est qu'une escadre américaine a forcé le blocus. A supposer que le Japonais ait souffert de son isolement, — ce dont je doute — il a attendu qu'on lui apportât la liberté et qu'on la lui imposât de vive force.

Pourquoi les Japonais n'ont-ils jamais cherché à s'étendre ? On peut répondre : c'est qu'ils ne sont pas commerçants et c'est qu'ils se trouvent bien chez eux. C'est généralement le désir de gagner de l'argent qui fait s'aventurer les hommes loin de leur pays : les navigateurs de l'antiquité étaient surtout les Phéniciens et les Grecs, probablement avant eux les Égyptiens ; de nos jours, les Anglais. A remarquer ici que le mythe de la barque (arche) si répandu chez tous les anciens peuples manque dans la mythologie japonaise et c'est où on s'attendrait à le trouver d'abord,

Digitized by Google

dans un archipel, et chez un peuple qui n'a pu arriver que par mer. Le Japon étant un pays pauvre par lui-même, si ses habitants se trouvent bien chez eux au point de n'avoir pas la velléité d'en sortir, c'est qu'ils sont modérés dans leurs désirs et c'est aussi que l'imagination ne les tourmente point. Ils ne sont pas poussés par cet indéfinissable besoin d'aller plus loin, cette hantise de l'inconnu, cette attirance de l'ailleurs, de voir ce qu'il y a derrière la montagne ou de l'autre côté de la mer. Car tous les navigateurs ne sont pas commerçants : les anciens Scandinaves étaient poussés par ce besoin d'aller en avant. Sans doute ils pillaient, mais il est probable que le plaisir de se risquer et de courir plus loin dépassait celui du pillage. Ni les Espagnols ni les Portugais qui ont découvert la moitié du monde ne sont de grands commerçants, l'esprit d'aventure les poussait. Rien de semblable chez le Japonais : ce n'est pas le soin de son individu qui le retient, nul peuple plus que lui ne méprise la mort, c'est bien l'élan qui fait défaut, la curiosité, l'inquiétude, si l'on veut. Encore une raison d'être tout différent de nous et incompréhensible. Au fond c'est parce qu'il a cette insouciance de l'au-delà, cette incuriosité de l'inconnu qu'il n'est pas religieux ; ce qui en lui l'empêche de tenter les

Digitized by Google

longues aventures, l'empêche aussi de spéculer sur les causes premières et sur les problèmes de l'inconnaissable. Il a une corde de moins ou il est mieux équilibré ; le quelque chose en excès d'où jaillissent les grandes audaces du génie lui manque, mais il ne connaît pas les effroyables révoltes et les abîmes du désespoir. Sa lyre monte moins haut, mais n'est pas sujette à se détendre. Elle rend un son plus uni, plus soutenu, sans atteindre aux accents surhumains et sans tomber aux hoquets du délire. Le Japonais n'est pas le fils de Prométhée qui dérobait jusqu'au feu du ciel — très inutilement du reste — il est plutôt cousin de la fourmi, docile, infatigable, brave à la guerre et indifférente à la mort comme lui.

Est-ce là le Japon moderne, dira-t-on ? Comment concilier cette psychologie avec les guerres récentes et l'ubiquité soudaine de ce petit homme jaune que l'on voit partout ? Le Japon est un problème insoluble, une désolante énigme, son dernier avatar renverse tout son passé, il semble se renier lui-même en ce moment. Est-ce l'aurore de la grandeur de la race ? et tout le reste est-il balbutiement de l'enfance ? Ou est-ce l'explosion finale du feu qui va s'éteindre ?

Digitized by Google

En fait de prophétie, chacun vaticine selon l'inspiration de son propre esprit. De tout ce que j'ai cru comprendre du Japon je ne peux m'empêcher de conclure que l'époque actuelle doit être considérée comme une décadence et le commencement de la fin. Un peuple ne surgit pas ainsi du jour au lendemain sans racines dans le passé et en contradiction avec lui-même : celui-ci témoigne assurément d'une force surprenante, mais y a-t-il rien de plus puissant que les convulsions de l'agonie ? Ce qui me frappe surtout, c'est que tout ce qui a fait la gloire et le bonheur du pays jusqu'à présent est en voie de disparaître et pour être remplacé par des emprunts faits à des peuples dont on ne peut dire qu'ils soient à l'apogée de leur gloire ni de leur bonheur. Il n'est guère à supposer que les mêmes causes engendrent des effets différents et que ce qui ne réussit qu'à moitié — est-ce à moitié ? — dans l'Ouest réussira tout à fait dans l'Est ? Pourquoi ce qui engendre ici guerre de classes et démoralisation ferait-il naître en Extrême-Orient bien-être universel et moralité supérieure ? On a vu des peuples se renouveler, mais c'est en retournant aux sources, en se retrempant dans la saine nature, non en important la fumure intensive de civilisations décadentes qui ne se maintiennent elles-mêmes que parce que personne

Digitized by Google

ne les attaque plus. Je me figure que quand l'effort superbe qui tend l'âme japonaise si au-dessus de son diapason faiblira, le vieux petit Japon heureux et résigné, artiste et pittoresque aura péri, et le Plus Grand Japon moins heureux succombera à son tour dans une lutte inégale. Toujours à la fin de la fable éclate la grenouille qui a voulu se faire aussi grosse que le bœuf, toujours le pot de terre, fût-il le chef-d'œuvre du potier, finit par tomber en morceaux.

Digitized by Google

TABLE

	Pages
Avant-propos	5
Contact	13
Religions	27
Littérature	47
Philosophie, morale et coutumes	63
Histoire	89
Langue	107
Art	122
Coutumes	143
Climat, productions du sol	167

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

MAR 14 1948

12Aug'58 DS

IN STACKS

JUL 29 1958

REC'D LD

AUG 9 1958

NOV - 9 1977

REC. CIR. AUG 25 '77

LD 21-100m-9,'47(A5702s16)476

YB 290

401007

D5810
L33

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

G. E. Stechert &
Alfred Hafner
New York

Digitized by Google

Digitized by Google